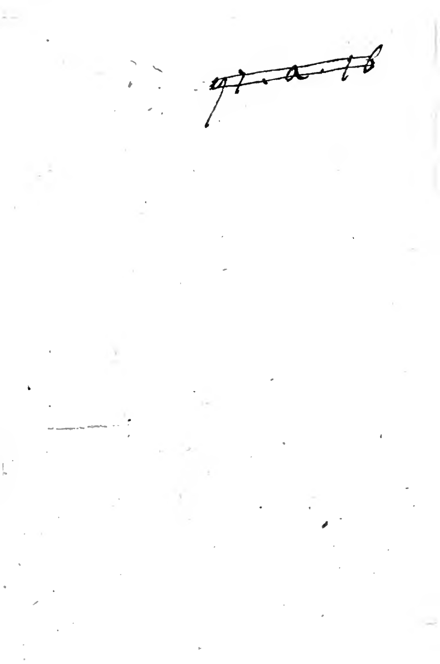
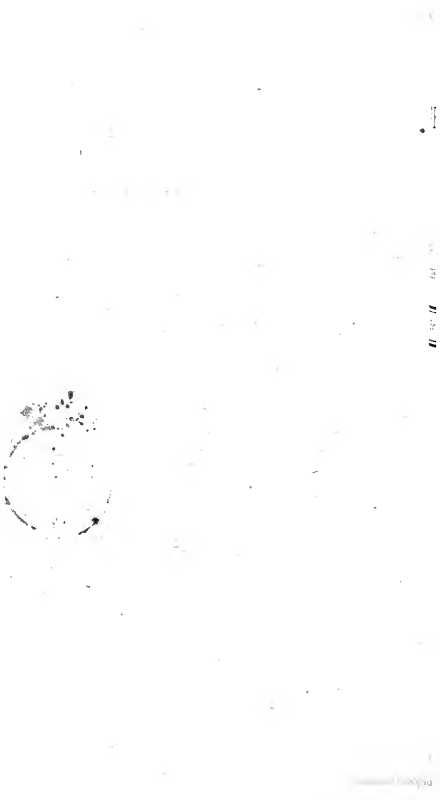



97. a. 16

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
E T
POLITIQUE
DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

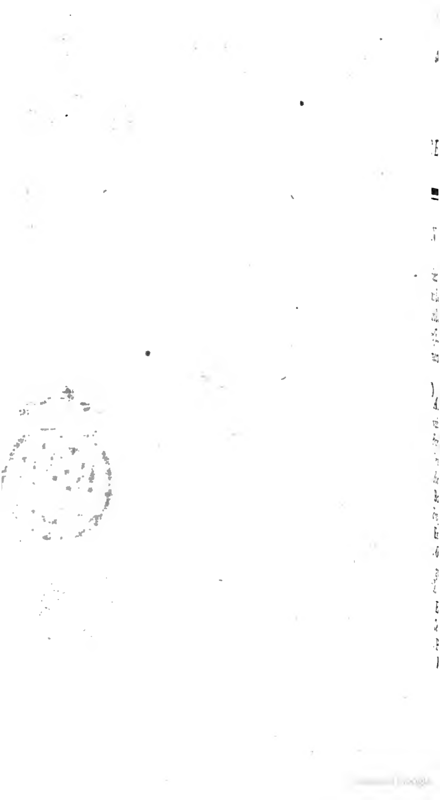
Par GUILLAUME-THOMAS-RAYNAL.

TOME NEUVIEME.



GENEVE.

1781.



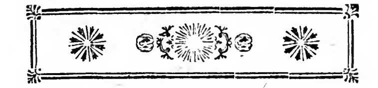
TABLE

DES INDICATIONS.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

Fin de la Table du tome neuvième.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

I. *Parallèle d'un bon & d'un mauvais gouvernement.*

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même tems, &

le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à craindre, & par les sentimens qu'il auroit inspirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre. On se seroit réjoui de ses malheurs; on se seroit affligé de sa prospérité. Un jour les nations se seroient réunies pour l'exterminer: mais le tems auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit suffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'esprit de leur institution, tous se seroient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. Ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus sema sur la terre, aussitôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destinée d'un empire, fondé sur la vertu! L'agriculture, les arts, les sciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oisiveté, l'ignorance & la misère. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en seroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la société ne pourroit souffrir, sans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur

de tous. L'impartiale équité préfideroit à l'obfervation des traités qu'elle dicteroit, à la ftabilité des loix qu'elle auroit fimplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les puiffances voifines, intéreffées à la confervation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour fa defenfe. Mais, au défaut de fecours étrangers, elle pourroit elle-même oppofer à l'agreffeur injufte, la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne feroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeler le beau idéal en politique.

Ces deux fortes de gouvernement font également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce fublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant fur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, préfentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus fages dans leurs conftitutions, plus fimples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur fecret, s'il eft permis de parler ainfi, paroiffent reffembler davantage au fe-

cond. Entre ces derniers, on peut compter la Penſilvanie.

II. Principes des Anabaptiſtes.

Le luthéraniſme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occaſionné dans les eſprits une fermentation extraordinaire; lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, levèrent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe: mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſ-

quels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'église & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fidèles qui devoient employer le glaive de Gédeon ; c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiſtes ſongèrent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguèrent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole, mêlé d'intolérance & de douceur ; l'égliſe anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fidèles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens, qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſo-

ciété de véritables fidèles : un chrétien n'en a pas befoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre ; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI, NON, NON.

Le baptême des enfans eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans ſon origine, le ſyſtême religieux des Anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur ; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimère de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeler ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage ; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les ſauvages même

ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois ; & alors même celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le joug dont elle les délivroit étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de ſerfs, les rendoit égaux aux ſeigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au magiſtrat, réunit contr'eux toutes les autres ſectes, qui ne pouvoient ſubſiſter ſans ſubordination. Ils ſuccombèrent ſous tant d'ennemis, après avoir fait une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante ; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & diſperſée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une égliſe autoriſée par la

législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, &, de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

III. Origine & caractère des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession méchanique, & lui fit quitter son attelier. Pour se détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; &, de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems, même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophêtes & des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver, dans un tems & dans un pays où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui, par la bizarrerie

de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appeloient ornement ou ſuperfluïté. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers; qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſurpoient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiſſoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raiſon: mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher

aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois; & ils juſtifioient cette licence par l'uſage de ceux même qui s'en offenſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur dieu.

L'auſtérité de leur morale annobliſſoit la ſingularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime: ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité: ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue: lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'être ſaint, pour de miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rite eccléſiaſtique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oiſiveté nuiſible; la cène & le baptême, que des initiations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de

l'Efprit-Saint une illumination, un caractère bien fupérieur au facerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui fe fentoit éclairé du ciel fe levoit, & révéloit fes infpirations. Les femmes même étoient fouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appeloient don de prophétie. Quelquefois plufieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems : mais plus fouvent régnoit un profond filence dans toute l'affemblée.

L'enthoufiafme qui naiffoit également & de ces méditations, & de ces difcours, irrita dans ces fectaires la fenfibilité du genre nerveux, au point de leur occafionner des convulfions. C'eft pour cela qu'on les appela *Quakers*, qui fignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit affez de ridiculifer leur manie, pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieufe par la perfécution. Tandis que toutes les autres fectes nouvelles étoient encouragées, on pourfuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute efpèce. L'hôpital des foux, la prifon, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raifonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les fouffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens perfécuteurs, parce qu'ils fe gliffoient dans les camps pour

dégouter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive : Cromwel leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération. Mais on éluda ou l'on rejetta ſes invitations ; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

IV. Fondation de la Penſilvanie par Penn. Baſe de ſa légiſlation.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le rembourſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloiſes,

& même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers, que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre : mais, par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais, quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens.

Enfin il ajouta, par l'ufage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour fa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voifinage, fans confulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle refferra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas fe borner aux fauvages. Elle s'étendit fur tous ceux qui viendroient habiter fon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiflation, il fonda la fienne fur les deux pivots de la fplendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui femble fabuleux, je dirois qu'Aftrée, remontée au ciel depuis fi long-tems, en eft defcendue, & que le règne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'eft ici que l'écrivain & fon lecteur vont refpirer. C'eft ici qu'ils fe dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la trifteffe qu'infpire l'hiftoire moderne, & fur-tout l'hiftoire de l'établiffement des Européens au Nouveau-Monde. Jufqu'ici ces barbares n'ont fu qu'y dépeupler avant que de poffèder,

qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais, laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille : mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrettement accordés. Il suffisoit de la plura-

lité des voix pour faire une loi : mais il fut ſtatué que les deux tiers ſeroient néceſſaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'eſt ainſi que penſoit le vrai philoſophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle, d'un ſol, dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore aſſurés à tous les citoyens qui, devenus majeurs, conſentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq ſols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſsèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être ſûr du reſte ; & la juſtice à la longue épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit conſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger

les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source, l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce réglement assuroit la subsistance au pauvre, & préparoit une ressource au riche, contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappelant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inspiré de législation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les sentimens, les mœurs corrigèrent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & suppléèrent à ce qu'elle laissoit d'imparfait. Aussi la prospérité de la Pensilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts,

ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle pour l'univers entier. Ses voiſins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliſer & renouveller les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux ſans maîtres & ſans prêtres. L'homme a beſoin de l'un & de l'autre, ſi l'on en croit l'impoſture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, ſans doute, les méchans rois ont beſoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont beſoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juſte & libre ne demande qu'un Dieu qui ſoit ſon père, des égaux qui le chériſſent, & des loix qui le protègent.

V. Proſpérité de la Penſilvanie.

La Penſilvanie eſt gardée à l'Eſt par l'océan; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerſey; au Sud, par la Virginie & le Maryland; à l'Oueſt, par des terres qu'occupent les ſauvages; de tous côtés, par des

amis ; & dans son sein, par la vertu de ses habitans. Ses côtes, fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Pensilvanie propre est partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Chester, Lancastre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Westmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcastle, de Kent & de Suffex, formént un autre gouvernement, mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat, très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y tempèrent l'année par une variété marquée. L'hiver, qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré ; mais quelquefois assez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite est l'ouvrage du vent du nord-ouest, qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par

de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule feroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, & quelquefois aussi une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux, qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres, qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espèce de grains; mais singuliérement de froment & de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés, on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnèrent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de labo-

rieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira, dans ſa retraite, pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appelèrent Euphrate, par alluſion aux Hébreux, qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cent. Leur territoire n'a pas plus de deux cent cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des

quartiers séparés. Ils ne se voïent que dans les temples ; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le sommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croïent inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raison, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, est, pour eux, un blasphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croïent cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés & des injustices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les Quakers,

ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles, ni plaintes de leur part: tant ils ſont, par religion, ce que les ſtoïciens étoient par philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſière, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété: mais encore un ſuperflu d'échanges, proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe

& l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des ames & des sens, quittent la ville, & vont former un établissement à la campagne, aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient, avec le tems, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq: mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur-tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établissement comptoit trois cent cinquante mille habitans,

bitans, ſuivant le calcul du congrès général. On ne diſſimulera pas que trente mille noirs faiſoient partie de cette nombreuſe population : mais la vérité veut qu'on diſe auſſi que dans cette province l'eſclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le ſera toujours dans des ſociétés moins bien ordonnées. Les mœurs ſont encore pures, auſtères même, en Penſilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers? On le demande aux lecteurs.

Les Penſilvains ſont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt mères qu'en Europe, elles continuent plus long-tems d'être fécondes. L'inconſtance des ſaiſons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température ſoit plus variable. Elle change par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les animaux, ni même ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Auſſi l'abondance eſt-elle conſtante, l'aiſance eſt-elle univerſelle. L'économie particulière aux Penſilvains, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les famil-

les les moins aiſées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin ; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280, 140 livres. La plupart même, deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des ſauvages ont occaſionné des dépenſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Pensilvains, tranquilles possesseurs, libres usufruitiers d'une terre qui récompense toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur espèce. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux & plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leurs familles ? ils s'évadent ensemble à cheval : le garçon monte en croupe derrière sa maîtresse ; &, dans cette situation, ils vont se présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille, dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers : punition bien capable, ce semble, d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de service, une dette de 112 liv. 10 sols. L'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt & un ans, pour la même somme. C'est une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quel-

ques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haïes vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfans au baptême, que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Etre suprême par des vertus plus que par des prières. L'innocence & *l'inscience* gardent les mœurs, plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre, avant d'être renfermé pour jamais dans son sein. Aussi-tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille au-moins envoie un de ses membres, pour honorer le convoi funèbre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le ca-

davre dans le cimetière de sa secte; ou, si le cimetière est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq cent personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement, conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paroîtra singulière, c'est que les Pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagère, soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même & pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les parens, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que, s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la

raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations ; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes ; pourquoi les Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur iſle.

Mais, où la Penſilvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation ? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines de ſes brebis, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux iſles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes & Danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la bière, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, les Madères, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer,

du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Jusqu'ici cependant, le résultat de tant d'opérations a été au désavantage de la province, sans qu'on puisse ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'est une nécessité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit rester endetté tout le tems que le progrès de ses défrichemens exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouissent de quelques branches de commerce presque exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir assez rapidement des richesses. La Pensilvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité: mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 sols par chaque centaine d'a-

cres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sols 6 deniers. Il arrive de-là que la province manque de cet ensemble, qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive, sans secours, un jardin & un champ, suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines ; ils achètent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées ; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Pensilvanie s'élevèrent à 13, 164, 439 liv. 5 sols 3 d.; & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. Etat actuel de Philadelphie.

C'est Philadelphie, ou *la ville des Frères*, qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici, l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware : mais sans renoncer aux idées du législateur, mais sans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la colonie ne fasse pas de très-grands progrès, & que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trotoirs, défendus par des poteaux, placés de distance en distance.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont conſtruites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs, qui ſe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez conſidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne ſauroient être communs dans les maiſons, ſans avoir été prodigués dans les temples. Chaque ſecte a le ſien, & quelques-unes en ont pluſieurs. Cependant on voit un aſſez grand nombre de citoyens, qui ne connoiſſent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice auſſi reſpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eſt l'hôtel-de-ville. Il eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe. C'eſt-là que les repréſentans de la colonie s'aſſemblent tous les ans, & pluſieurs fois l'année, s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. On y a placé, ſous les mains de ces hommes de confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer ſur le gouvernement, ſur le commerce & ſur l'adminiſtration.

A côté de l'hôtel-de-ville eſt une ſuperbe bibliothèque, formée, en 1732, par les ſoins de l'illuſtre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & pluſieurs livres latins & françois. Elle n'eſt ouverte au public que le ſamedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouïſſent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'eſt avec ces fonds, toujours renaiſſans, que s'accroît & groſſit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des inſtrumens de mathématique & de phyſique, avec un beau cabinet d'hiſtoire naturelle.

Non loin de ce monument, en eſt un autre du même genre. C'eſt une belle collection des claſſiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus eſtimés, & des meilleures productions dont puiſſent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le ſavant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuſe.

Le collège, qui doit préparer l'eſprit à toutes les ſciences, dut, en 1749, ſon origine aux travaux du docteur Franklin, dont le nom ſe trouve toujours mêlé aux choſes grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers tems, cette école

n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enseigné la médecine, la chymie, la botanique & la physique expérimentale. Les maîtres & les connoissances s'y multiplieront, à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, seront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumière apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cent pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cent tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des che-

mins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne ſauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention, & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entr'eux eſt de vendre les productions de la province entière, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès, dans un pays dont on n'a défriché que la ſixième partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Penſilvanie, eſt entièrement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires, pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Peut-être ſeroit-on tenté d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fon-

dateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la sûreté politique, qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuguer.

Mais, d'un autre côté, comment associer la sévérité des maximes évangéliques, qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offensive ou défensive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Pensilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeâssent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès ; elle se consume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime, comme l'arbre, sous le tranchant du fer. Les

méchans ont besoin de la multitude, pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste, le Quaker, ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'assistance, ou lui donner du secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves & tyrans, allez en Pensilvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion; pas un soldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haîne du genre-humain & l'exécration des siècles à venir?

Puissé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse & sage contrée! subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres, & serois-tu ravagée, subjuguée comme elles? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler, dans mon esprit, la plus consolante des vérités ou des illusions: c'est qu'il existe une providence qui veille à la con-

ſervation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui ſemblent dépoſer contr'elle.

C'eſt ſur cette perſpective que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Du reſte, comme ils ne voïent pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems ; ni que la méfiance, qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſsède avec tant de crainte : ils vivent le jour préſent, ſans ſonger au lendemain. On penſe d'une autre manière dans le Maryland.

VII. Origine du Maryland. Nature de ſon gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, comme ſes prédéceſſeurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'eſpérance d'être tolérés par ce prince, leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais, quand l'accuſation de favoriſer le papiſme eut aliéné les eſprits contre ce roi foible, qui ne viſoit guère qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolé-

rance pour une religion exclusive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la rivière de Potowmak & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre, en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cent catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide : tous ces motifs prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les conseils d'un chef vigilant, se livrèrent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouïssoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit, ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asyle à toutes les

sectes indistinctement. Toutes jouïrent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en règle pour la jurisdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce prince, qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père & son frère lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation.

Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuâssent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église Anglicane, expulse de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de tems, de patien-

ce, de ſacrifices pour détromper ces eſprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés !

Baltimore écoutant plutôt ſa raiſon que les inſtructions de ſon enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes euſſent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de ſon autorité. Ou le miniſtère Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatiſme. Son influence ſe réduiſit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fuſſent chaſſés, & qu'on ne mît en vigueur contr'eux des loix pénales qui étoient ſans force en Angleterre.

IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.

La province eſt très-arroſée. On y voit couler de nombreuſes ſources, & cinq rivières navigables la traverſent. L'air, qui eſt beaucoup trop humide ſur les côtes, devient pur, léger & ſubtil à meſure que le terrein s'élève. Le printems & l'automne ſont de la plus heureuſe température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins ſupportable, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtans.

C'eſt une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Auſſi tous ou preſque tous les terreins y ont-ils été concédés,

& dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-tems en friche ou mal exploités: mais les travaux se sont fort accrus depuis que, selon le dénombrement du congrès, la population s'est élevée à trois cent vingt mille habitans.

Beaucoup sont catholiques, & beaucoup davantage sont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie: ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne sont pas exclues de la société, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les besoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la prospérité de l'établissement a été d'une manière plus spéciale l'ouvrage des esclaves, occupés à plus ou moins de distance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'est une plante âcre, caustique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui, prise intérieurement en substance, est un véritable poison plus ou moins actif, selon la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles; & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabaſco, dans le golfe du Mexique. Tranſportée dans les iſles voiſines, elle parvint bientôt dans nos climats, où ſon uſage devint un objet de diſpute entre les ſavans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle; & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige eſt droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles, également velues & diſpoſées alternativement ſur la tige, ſont épaiſſes, mollaſſes, d'un verd pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie ſa couronne de bouquets de fleurs légérement purpurines. Leur calice, tubule à cinq dents, renferme une corolle alongée en entonnoir, évaſée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le piſtil, caché au fond de la fleur, & terminé par un ſeul ſtyle, devient en mûriſſant une capſule à deux loges, remplie de menues ſemences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient à ce végétal avide de ſuc.

On ſeme les graines de tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement, dans un tems humide, & on les porte, avec précaution, ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre, avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle; l'étêter à deux pieds & demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraſſer des rejettons paraſites; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cent tiges peuvent recevoir tant de ſoins d'un ſeul homme bien laborieux; & elles doivent rendre mille livres peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure. Elles courbent la tête: mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain, ils ſont dépoſés dans des magaſins, conſtruits de telle manière que l'air puiſſe y entrer librement de tous les côtés. Ils y reſtent ſéparément ſuſpendus tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etèndus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangères à ſa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur uſage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique eſt le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponèſe, l'Egypte y verſent tout leur ſuperflu. De ce port, il eſt envoyé en Italie où on le fume, après que la cauſticité qui lui eſt naturelle en a été adoucie par le mêlange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces ſont de très-bonne qualité: mais ſi forts qu'on ne peut les prendre ſans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie ſeroient aſſez bons, s'ils

s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Pruffe, la Poméranie récoltent une affez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, eft mince & n'a ni faveur, ni confiftance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Ruffie a fait femer dans fes colonies de Sarratow, fur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun fuccès ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat eft très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit auffi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produifent Hamesfort & quatre ou cinq diftricts voifins, eft d'une qualité fupérieure. Sa feuille eft grande, fouple, onctueufe & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer fon délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières claffes fur le territoire de la république. Cependant l'efpèce qui croît en Gueldre eft la plus mauvaife de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de fuccès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Norman-

die ; à Verton, en Picardie ; & à Montauban, à Tonneins, à Clérac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté ſur quelques frontières, dont on reſpecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profitérent peu d'une liberté que la nature de leur ſol repouſſa opiniâtrément. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alſace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, ſans inconvénient, avec des tabacs ſupérieurs.

Dans l'origine, les iſles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent ſucceſſivement dans toutes, excepté à Cuba, qui eſt reſtée en poſſeſſion de fournir tout le tabac en poudre que conſomment les Eſpagnols des deux hémiſphères. Son parfum eſt exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque, le tabac que ſes ſujets fument en Europe. On l'emploie auſſi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en exiſte nulle part qui lui ſoit comparable pour cet uſage.

Le Bréſil adopta de bonne-heure cette production & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur conſtante dont ſon tabac a joui ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il eſt aſſez recherché par les gens qui fument. A raiſon de ſon âcreté, il ſeroit imprenable en pou-

dre, ſans les préparations qu'on lui donne. Elles ſe réduiſent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainſi humectées, ſont formées en rouleau & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur néceſſaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans le nord de l'Amérique ; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut mettre au ſecond rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Cheſter & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & ſont conſommés en France. Les crus de Pataſfico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives ſeptentrionales du Potowmak, les tabacs ſont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie baſſe.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'état, n'eſt rien ; & Annapolis, qui jouït maintenant de cette prérogative, n'eſt guère plus conſidérable. C'eſt à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-ſept pieds d'eau, que ſe traitent preſque toutes les affaires. Ces trois villes, les ſeules qui ſoient dans la colonie, ſont ſituées ſur la baie de Ché-

ſapeak, qui s'enfonce deux cent cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune eſt de douze milles. Deux caps forment ſon entrée. Au milieu, eſt un banc de ſable. Le canal, voiſin du cap Charles, n'ouvre un paſſage qu'à de très-légers bâtimens : mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les tems, les plus grands vaiſſeaux.

X. Ce que le Maryland peut devenir.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres ſont auſſi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles ſont trop généralement légères, ſablonneuſes & peu profondes, pour récompenſer les travaux & les avances du cultivateur, le même eſpace de tems que dans nos climats. La fécondité, par-tout inſéparable des défrichemens, eſt rapidement ſuivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité, du bled. Le ſol eſt encore plutôt uſé par le tabac. Lorſqu'on en a demandé, ſans interruption, à un même lieu, quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de ſa force. Pour cette raiſon, on créa, en 1733, des inſpecteurs autoriſés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette inſtitution fut ſage : mais elle ſemble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la province, ou qu'inſenſiblement elle ſe réduira à peu de choſe.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui sont très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici, on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux besoins communiqueront plus de force aux bras, aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'élèveront aussi, sans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui servoit aux usages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raisons qui le faisoient gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de soie & de laine, des toiles de coton, toutes les espèces de quincailleries, jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie, maintenant réunies dans un même attelier, avec de grands fraix & une intelligence rare, se disperseront plus ou moins rapidement dans la province, & passant le Potowmak, iront se naturaliser aussi dans la Virginie.

XI. Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même sol, avec le même climat que le Maryland, a sur lui quelques avantages. Son étendue est beaucoup plus considérable. Ses fleuves reçoivent

de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant; ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux siècles, tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois abordèrent à cette plage sauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siècle qui ne soupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complette, que deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil. De cinq cent

hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espèce.

L'histoire peint ce lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son tems. Son désintéressement égaloit ses lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu ; que l'estime de la postérité, seconde récompense de la générosité, qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant ; il les consola dans leurs peines ; il leur en fit espérer la fin prochaine : & joignant à la tendresse d'un père toute la fermeté d'un magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante, le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privilèges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entière dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 f. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se multiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la constitution Angloise, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Char-

les, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé, après que la fortune eut écrasé le monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant sécondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappelèrent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII. Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foi-

bleſſe ou par corruption, à des courtiſans avides, des terreins immenſes qui abſorboient les poſſeſſions d'un grand nombre de citoyens obſcurs. L'acte de navigation, imaginé par le protecteur, & dont le but étoit d'aſſurer à la métropole l'approviſionnement de tous ſes établiſſemens du Nouveau-Monde, le commerce excluſif de leurs productions, fut obſervé avec une rigueur qui fit preſque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la province. Pour comble de calamité, les ſauvages l'attaquèrent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indiſpoſé le peuple indigène par la mauvaiſe foi qu'ils avoient miſe dans leurs échanges avec lui. Ce germe de diviſion pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu conſentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en ſollicitoit. Mais, quoiqu'ils n'euſſent pas encore des femmes Européennes, ils repouſsèrent ces liaiſons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haîne ſe manifeſta par des aſſaſſinats ſecrets, par

des hostilités publiques ; &, en 1622, par une conspiration qui coûta la vie à trois cent trente-quatre personnes ; qui auroit même creusé le tombeau de la colonie entière, si les chefs n'eussent été avertis du danger, quelques heures avant l'instant arrêté pour le massacre général.

Depuis cette trahison, il se commit de part & d'autre des atrocités sans nombre. Les trèves entre les deux nations étoient rares & mal observées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruses & de violences pour dépouiller le sauvage de ses fourrures. Cette insatiable avidité, qui attaquoit sans distinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voisinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main, vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, sur des établissemens imprudemment dispersés, & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au désespoir. Berkley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournèrent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi,

insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irréguliérement pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur, qui, avec ce qui lui restoit de partisans, s'étoit retiré sur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévère, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontens, divisés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songèrent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse; & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque tems. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications: mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages; & les choses ne tardèrent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de re-

donner de la valeur au tabac, la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé, que de repousser de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire passer en Europe. Si les législateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée, & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée, ils se donnèrent, dans tous les marchés, des concurrens qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printems de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un réglement, qui condamneroit à un an de prison & à une amende de 11,250 liv. tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur; à trois mois de prison, & à une amende de 2250 livres ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil ou quelqu'autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on

doutât des vices de l'adminiſtration & de l'infidélité des adminiſtrateurs ? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conſéquences du ſilence qu'on leur impoſoit ? Eſt-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de ſe taire ? Ces défenſes calomnient le gouvernement, s'il eſt bon ; puiſqu'elles tendent à perſuader qu'il eſt mauvais. Mais comment réuſſir à les faire obſerver ? Peut-on ignorer qu'il eſt dans la nature de l'homme de ſe porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril ? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de ſe plaindre, c'eſt une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de ſe revolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres ? Par l'eſpionage, par les délations, par les voïes les plus ſûres de diviſer les citoyens, & de ſuſciter entr'eux la méfiance & les haînes. Qui punirez-vous ? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne ſe tairont jamais, lorſqu'ils ſeront perſuadés qu'il eſt de leur devoir de parler. N'en doutez pas : ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oſerez-vous les traîner dans une priſon ? Si vous l'oſez, croyez-vous qu'ils tardent long-tems à trouver des vengeurs ? Si vous ne l'oſez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer

avec franchise, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & séditieux ; & c'est votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous, dépositaires de leur autorité, votre administration est-elle bonne ? livrez-la à toute la sévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du respect & de la soumission. Est-elle mauvaise ? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puisque vous êtes d'abominables tyrans, ayez du moins assez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes justes, laissez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppresseurs, le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous ; &, malgré tous vos efforts, vous n'en jouïrez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le subirez, à moins que vous ne soyez environnés que de vils esclaves, tels qu'étoient sans doute alors les habitans de la Virginie. Les représentans de cette province accordèrent, sans balancer, leur consentement à une loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs. D'autres malheurs ne tardèrent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui ga-

rantiſſoit l'équité des jugemens. Une ſeule cour prenoit connoiſſance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'aſſemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choſes laiſſoit trop peu d'influence aux gouverneurs ſur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchâſſent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & ſous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées juſqu'alors aux repréſentans de la province, iroient excluſivement à leur conſeil.

Une innovation plus funeſte encore fut ordonnée en 1692, par le chevalier Androſs. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faiſoit un cahos de la juriſprudence Angloiſe, fût établi dans ſon gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des ſtatuts ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires. Auſſi ces hommes peu éclairés ſe trouvèrent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude rallentit aſſez long-tems leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiècle. Rien n'en arrêta l'accroiſſement. Seulement

les frontières de la colonie éprouvèrent dans les derniers tems quelques dégâts de la part des ſauvages, irrités par des atrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes, à Dunmore gouverneur de la province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme » blanc ; ſi, preſſé par la faim, il eſt jamais » entré dans la cabane de Logan, ſans qu'il » lui ait donné à manger ; ſi, venant nud ou » tranſi de froid, Logan ne lui a pas donné » de quoi ſe couvrir. Pendant le cours de la » dernière guerre, ſi longue & ſi ſanglante, » Logan eſt reſté tranquille ſur ſa natte, deſi- » rant d'être l'avocat de la paix. Oui, tel » étoit mon attachement pour les blancs, » que ceux même de ma nation, lorſqu'ils » paſſoient près de moi, me montroient au » doigt, & diſoient : *Logan eſt ami des blancs.* » J'avois même penſé à vivre parmi vous : » mais c'étoit avant l'injure que m'a faite un » de vous. Le printems dernier, le colonel » Creſſop, de ſang-froid & ſans être provo- » qué, a maſſacré tous les parens de Logan, » ſans épargner ni ſa femme, ni ſes enfans. » Il ne coule plus aucune goutte de mon ſang » dans les veines d'aucune créature. C'eſt ce » qui a excité ma vengeance. Je l'ai cher- » chée. J'ai tué beaucoup des vôtres. Ma

» haîne eſt aſſouvie. Je me réjouïs de voir
» luire les rayons de la paix ſur mon pays.
» Mais n'allez point penſer que ma joie ſoit
» la joie de la peur. Logan n'a jamais ſenti
» la crainte. Il ne tournera pas le dos pour
» ſauver ſa vie. Que reſte-t-il pour pleurer
» Logan quand il ne ſera plus? PERSONNE ».

Que cela eſt beau ! comme cela eſt ſimple, énergique & touchant! Démoſthène, Ciceront, Boſſuet ſont-ils plus éloquens que ce ſauvage? Quelle meilleure preuve de cette ſentence, ſi connue; que c'eſt le cœur qui rend l'homme diſert?

XIII. A quel point la Virginie a pouſſé ſa population & ſon commerce. Quelles ſont ſes mœurs.

La Virginie, comme la plupart des autres colonies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'avoient ni famille, ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aiſance, & ils deſirèrent d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnèrent 2250 liv. pour chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de ſageſſe & de vertu. Cet uſage ne dura pas long-tems. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité, ſur la fertilité du pays, des familles entières, même d'une condition ho-

norable, se transportèrent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la première, & quelque tems la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passèrent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révoltèrent ; & la loi se permit, en 1642, de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste : mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui osâssent se fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant, avec le tems, les hommes se multiplièrent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cent cinquante mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à cent

cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la rivière d'York. On donne le second rang à ceux de la rivière James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cent un mille cent dix quintaux de tabac; ce qui fit pour chacune des quatre années huit cent soixante-quinze mille deux cent quatre-vingt quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cent quatre-vingt-neuf mille huit cent quintaux, ou sept-cent quarante-sept mille quatre cent cinquante quintaux tous les ans; ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cent trente quintaux.

Depuis 1763, jusques & compris 1770,

les deux colonies n'envoyèrent à leur métropole que ſix millions cinq cent mille quintaux de tabac, ou huit cent douze mille cinq cent quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou ſix cent quarante-trois mille cinq cent quintaux par année, de ſorte que la nation en conſomma tous les ans cent ſoixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc année commune de ſoixante-deux mille ſept cent quatre-vingt quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cent cinquante quintaux; & la conſommation angloiſe augmenta de quarante-un mille cent ſoixante-dix quintaux chaque année.

L'uſage du tabac n'a pas diminué en Europe. La paſſion pour cette ſuperfluïté s'eſt même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fourniſſoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'eſt que la Hollande, c'eſt que l'Alſace, c'eſt que le Palatinat, c'eſt que principalement la Ruſſie en ont pouſſé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4. ſ. 7 d., ſomme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établiſſemens.

Le tabac fut la principale des productions, puisqu'une colonie en exporta cinquante-sept millions trois cent trente-sept mille sept cent quatre-vingt-quinze livres pesant, & l'autre vingt-cinq millions sept cent quatre-vingt-un mille sept cent soixante-neuf livres.

En Virginie, les vaisseaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres états commerçans du globe. Ils sont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations mêmes, placées à plus ou moins de distance de l'océan sur des rivières navigables, depuis cent jusqu'à deux cent milles. Cet usage fatigue les navigateurs, & rallentit leur marche. La Grande-Bretagne, qui ne perd jamais de vue la conservation de ses hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, desira, ordonna même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la province. Les voies d'insinuation, la contrainte des loix, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades, qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siège du gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études; quoique

décoré des plus beaux édifices publics du continent ſeptentrional ; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux ſéjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux : il n'en fut jamais ainſi dans la Virginie. Toujours, ſes habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maiſons. Toujours, ils ſe plurent à recevoir ſouvent leurs voiſins & à les recevoir avec oſtentation. Toujours, ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois, que les affaires conduiſoient dans leurs plantations. Toujours, ils ſe livrèrent à cette molleſſe, à cette incurie ſi ordinaire aux régions où l'eſclavage eſt établi. Auſſi les engagemens de la province furent-ils habituellement très-conſidérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25,000,000 livres. Cette ſomme prodigieuſe appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne, pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit ſpécialement fondée ſur une loi injuſte, qui aſſuroit leur paîement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour ſortir

d'une ſituation, en apparence, ſi déſeſpérée. Elle en ſortira, lorſqu'elle mettra plus de ſimplicité dans ſes mœurs, plus de modération dans ſes dépenſes. Elle en ſortira, lorſque, profitant des reſſources d'un ſol immenſe & aſſez fécond, elle variera, elle perfectionnera ſes cultures. Elle en ſortira, lorſqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'uſage le plus général. Elle en ſortira, lorque ſes atteliers ne ſe borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais, pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en ſortira, lorſque ſes caiſſes publiques, moins expoliées & mieux reglées permettront la diminution des impôts, beaucoup plus conſidérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Pluſieurs de ces conſeils peuvent intéreſſer les deux Carolines.

XIV. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

La vaſte contrée qu'elles occupent fut découverte par les Eſpagnols peu de tems après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la mépriſèrent. L'amiral de Coligny, plus ſage & plus habile, y ouvrit une ſource d'induſtrie aux proteſtans François : mais le fanatiſme,

qui les pourſuivoit, ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du ſeizième ſiècle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établiſſement naiſſant, pour aller cultiver une terre plus dure ſous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, lorſque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley; & meſſieurs Carteret, Berkley & Colleton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le ſyſtême légiſlatif du nouvel état fut tracé par le fameux Locke. Un philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice, qui ont ſeules le droit de les gouverner, devoit ſapper juſqu'aux fondemens le fanatiſme qui les a diviſés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres juſqu'à la fin des ſiècles.

L'intolérance, toute affreuſe qu'elle nous paroît, eſt une conſéquence néceſſaire de l'eſprit ſuperſtitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits? Or, quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la baſe fondamentale de la morale? D'après ces principes, l'irréligieux eſt l'ennemi commun de toute ſociété; l'infrac-

teur du ſeul lien qui unit les hommes entr'eux; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la ſévérité des loix. C'eſt lui qui étouffe les remords. C'eſt lui qui rompt le frein des paſſions. C'eſt lui qui tient école de ſcélérateſſe. Quoi! nous conduiſons au gibet un malheureux que l'indigence embuſque ſur un grand chemin, qui s'élance ſur le paſſant un piſtolet à la main, & qui demande un écu dont il a beſoin pour la ſubſiſtance de ſa femme & de ſes enfans expirant de misère; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux? Nous traitons comme un lâche celui qui ſouffre qu'en ſa préſence on parle mal de ſon ami; & nous exigerons que l'homme religieux laiſſe l'incrédule blaſphémer à ſon aiſe de ſon maître, de ſon père, de ſon créateur. Il faut, ou dire que toute croyance eſt abſurde, ou gémir ſur l'intolérance comme ſur un mal néceſſaire. Saint Louis raiſonnoit très-conſéquemment, lorſqu'il diſoit à Joinville; *ſi tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & lui perce le cœur; je te le permets.* Tant il eſt important, que, dans toutes les contrées, ainſi qu'on l'aſſure de la Chine, les ſouverains & les dépoſitaires de leur autorité ne ſoient attachés à aucun dogme, à aucune ſecte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penſer que telle étoit l'opi-

nion de Locke. Mais, n'oſant attaquer trop ouvertement les préjugés de ſon tems, également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant qu'il étoit poſſible, avec un principe dicté par la raiſon & l'humanité. Comme les habitans ſauvages de l'Amérique n'ont, diſoit-il, aucune idée de la révélation, ce ſeroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient, ſans doute, une liberté de conſcience que les prêtres & les princes leur refuſent en Europe; ce ſeroit donc manquer à la bonne-foi, que de les perſécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejetés pour un aveuglement que la douceur & la perſuaſion pouvoient faire ceſſer.

C'eſt ainſi que raiſonnoit le philoſophe Anglois, avec des eſprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de diſcuter. Par égard pour leur foibleſſe, il mit à la tolérance qu'il établiſſoit, cette reſtriction, que toute perſonne au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroit à la protection des loix, feroit inſcrire ſon nom dans le regiſtre de quelque communion. C'étoit une brèche à ſon ſyſtême. La liberté de conſcience ne ſouffre aucune ſorte de modification. C'eſt un compte que l'homme doit à Dieu ſeul. De

quelque manière qu'on y faſſe intervenir le magiſtrat, c'eſt une injuſtice. Un déiſte pouvoit-il ſe ſoumettre à cette condition?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favoriſée par Locke. Soit par complaiſance pour ceux qui l'employoient, eſpèce de baſſeſſe dont on répugne à le ſoupçonner; ſoit que, plus métaphyſicien que politique, il n'eût ſuivi la philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & par Leibnitz: cet homme qui détruiſit, qui éloigna tant d'erreurs dans ſa théorie ſur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la légiſlation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, même lorſque le deſpotiſme aura briſé tous les reſſorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes: Monteſquieu lui-même ne s'eſt pas apperçu qu'il faiſoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philoſophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-ſeulement les prérogatives de la couronne, mais encore toute la puiſſance légiſlative.

Le premier uſage que firent de leur auto-

rité ces ſouverains, ce fut de créer trois ordres de nobleſſe. Ils appelèrent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille; & le titre de landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces conceſſions ne pouvoient jamais être aliénées en détail; & leurs heureux poſſeſſeurs devoient ſeuls former la chambre des pairs. Les communes furent compoſées des repréſentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins conſidérables que dans la métropole. L'aſſemblée fut nommée cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux ſols ſix deniers par acre: mais il lui étoit libre de la racheter.

De puiſſans obſtacles s'oppoſèrent trop long-tems aux progrès de ce grand établiſſement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les ſectes indiſtinctement; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promtement un état naiſſant à de grandes proſpérités. Dans la ſuite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformiſtes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de prière.

Ces actes de folie & de violence furent annulés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la justice, à la raison, à la politique. Du choc de ces rêveries sortirent des cabales & des tumultes, qui détournèrent les habitans des travaux utiles, pour les occuper de mille fantômes qu'on ne méprisera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux sauvages furent presque aussi extravagantes, presque aussi destructives de tout bien. Sans intérêt & sans motif, on attaqua, on massacra toutes les nations errantes ou fixées entre l'océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, se soumit ou se dispersa.

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choses, ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la misère & dans l'anarchie, une vaste contrée dont on s'étoit promis de si grands avantages. Le sénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ses premiers maîtres 540,000 livres de dé-

dommagement. Granville ſeul, par des conſidérations qui ne nous ſont pas connues, fut maintenu dans ſon huitième, ſitué ſur les confins de la Virginie : mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer auſſi ſon indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il ſe trouvoit déja établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut ſubſtitué à l'arrangement bizarre que, dans des tems d'une extrême corruption, des favoris inſatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put eſpérer des proſpérités. Dans la vue d'en ſimplifier l'adminiſtration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, ſous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV. Ce que les deux Carolines ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cent milles ſur la côte, & environ deux cent milles dans l'intérieur des terres. C'eſt une plaine généralement ſablonneuſe, que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuſe. Le ſol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingt ou cent milles de la mer, & il s'élève toujours davantage juſqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irréguliérement jettés la nature, ſe nourriſſent d'une herbe forte & groſſière quel-

ques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré ; un assez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté ; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes sont navigables. Elles le seroient dans un plus long cours, sans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique Septentrionale, il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guère sentir que le matin ou le soir, & les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement dans les mois de juillet, août, septembre & octobre règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funestes aux régnicoles même, & trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

XVI. Ce qui distingue la Caroline Septentrionale.

La Caroline Septentrionale est une des plus grandes provinces du continent. Malheureusement elle n'offre pas des avantages propor-

tionnés à ſon étendue. Le ſol y eſt généralement plus plat, plus ſablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces triſtes plaines ſont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrein ingrat; & ſemées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la conſtruction des vaiſſeaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de ſable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieuſement la population que l'intérieur des terres. Enfin, le pays eſt plus expoſé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du ſud-eſt.

Ces motifs éloignèrent, ſans doute, les Anglois, de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils euſſent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur ſituation pouſſoient dans cet autre hémiſphère, n'y portoit ſa misère ou ſon inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, ſans aveu, ſans loix, ſans projets s'y fixèrent. Mais, avec le tems, les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluèrent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la province, ſelon le congrès, trois cent mille ames, où l'on ne

compte que très peu d'esclaves. Peu de ces habitans sont Anglois, peu sont Irlandois, peu sont Allemands. La plupart ont une origine Ecossoise ; & il faut en dire la raison.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu si fiérement tracé le caractère, ne furent asservis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion ; & les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe, ils montroient dans leurs manières la politesse des cours, sans en avoir les vices ; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inspirée par la noblesse de leur origine ; dans leur cœur toute la délicatesse de notre point d'honneur, sans ses ombrages minutieux. Comme l'industrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur sol & de leur climat ne les appeloit que dans deux saisons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loisirs. C'étoit la chasse, c'étoit la guerre, c'étoit la danse qui les consommoient, ou, à leur défaut, des conversations animées par des expressions pittoresques, par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la jeunesse. Sous chaque toît, on trouvoit au moins un historien pour rappeler les grands événemens, & un poëte pour les chanter. Les lacs, les

forêts, les antres, les cataractes; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur esprit, jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractère, & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-tems le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entr'eux: les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit; si le tonnerre grondoit sur leur tête; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instrumens; ils entonnoient un hymne en son honneur; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentimens & à la divination. Tous se soumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecoſſois formoient un grand nombre de tribus appelées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit ſur les terres d'un ſeigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils deſcendoient tous, ſans qu'aucun ignorât à quel degré de deſcendance. Le château étoit comme un bien commun, où chacun étoit aſſuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité ; tous aimoient leur ſang dans les autres membres de la confédération. Tous ſupportoient patiemment leur ſort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De ſon côté, le chef étoit un père commun, autant par reconnoiſſance que par intérêt.

Cet ordre de choſes ſubſiſta pendant une longue ſuite de ſiècles, ſans la moindre altération. A la fin, les ſeigneurs contractèrent l'habitude de paſſer une grande partie de leur vie, en voyages, à Londres, ou à la cour. Ces abſences répétées détachèrent d'eux des vaſſaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus ſécourus. Alors des hommes, qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs ſtériles & ſauvages montagnes, ſe diſpersèrent. Pluſieurs allèrent chercher une autre patrie dans pluſieurs provinces Américai-

hes. Le plus grand nombre ſe réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons ſont rarement raſſemblés. Auſſi ſont-ils les moins inſtruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations, ſans ambition & ſans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domeſtiques ſont meilleures que leurs mœurs ſociales; & il eſt preſque ſans exemple qu'un homme ait eu quelque liaiſon avec une eſclave. C'eſt le porc, c'eſt le lait, c'eſt le maïs qui ſont leur nourriture; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux, qu'un ſort errant jetta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt, ils demandèrent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons qui, prolongés juſqu'à ſon pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre

glaise, où ils entassoient des piles de pin: on mettoit le feu à ce bois, & la résine en découloit dans des barils placés au-dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. Avec le tems, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon salé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes secs, une petite quantité de mauvaises farines, & plusieurs objets de moindre importance. Cependant, les exportations de la colonie ne passoient pas douze ou quinze cent mille livres.

Le soin de voiturer ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphère a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique, qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglois, qui lui fournissoient son vêtement, les instrumens de sa culture, & quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires des-

tinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds d'eau abordent à cette ville, bâtie preſqu'à l'embouchure de la rivière du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilgminton, ſa capitale, placée plus haut ſur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII. Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale: mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. La panicule, qui termine la tige, eſt compoſée de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte de deux écailles intérieures, qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe termine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plante ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers tems, malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture la rendit : la contrée la plus mal-ſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſsèrent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiècles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celle qui les avoit produites, le deſſêchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités, ſi l'art n'oppoſe des préſervatifs à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois accompagnés de maux, ou ſi la chaleur de la Zone-Torride ne diſſipe promtement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizières. Ce qui eſt connu, c'eſt que celles du Milanois n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'eſt pas d'accord ſur la manière dont le riz s'eſt naturaliſé à la Caroline. Mais, ſoit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des eſclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre : toujours eſt-il certain que le ſol ſembloit l'appeler. Cependant, il ſe multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les tranſpor-

toit en Espagne & en Portugal, où s'en faisoit la consommation, retiroient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les fraix de culture. En 1730, une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finisterre. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les soins des nègres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan, réussit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province, les premiers essais ne donnèrent que des produits d'une qualité très-inférieure: mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désespèrent pas même de supplanter, avec le tems, les Espagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol, sur l'abondance & le bon marché des subsistances, principalement sur l'usage où ils sont de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y semer l'indigo comme le bled; tandis que

dans les Indes Occidentales, c'eſt l'eſclave qui prépare les terres, c'eſt l'eſclave qui jette la graine dans des trous diſpoſés de diſtance en diſtance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivoit jamais, la Caroline Méridionale, qui compte actuellement deux cent cinquante mille habitans moitié blancs, moitié noirs, & dont les exportations, en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'élevèrent, en 1769, à 10,601,336 livres, la Caroline-Méridionale verroit bientôt doubler ſa population & ſes cultures. C'eſt déja, de toutes les provinces du continent ſeptentrional, la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général: auſſi les dépenſes s'y élèvent-elles juſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſoit ſurtout remarquer naguère dans les enterremens. On y raſſembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit poſſible; on leur ſervoit des mets recherchés; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vaſes précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voiſins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les ſanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole, ont mis fin à ces profuſions: mais ſans abolir un uſage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établiſſement, les miniſtres de la religion imaginèrent de louer, indiſtinctement, dans le temple, toutes celles de leurs ouailles qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la meſure des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit ſuivre l'oraiſon funèbre. Ainſi donc, tandis que le prêtre catholique traſiquoit, dans nos contrées, de la prière ; le miniſtre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémiſphère de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus ſûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les eſprits, les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus ſcandaleux pour tout un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconiſant un citoyen abhorré pour ſon avarice, ſa dureté, ſes débauches ; un mauvais père, un fils ingrat, des époux diſſolus, & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puiſſant avoit précipités dans le fond des enfers, ſi ſa bonté lui a permis d'en creuſer.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; & elles ſont en même tems des ports.

Georges-Town, ſitué à l'embouchure de la rivière de Black, eſt encore peu de choſe : mais

sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit, est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable: mais avec le secours d'un bon pilote, on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cent voiles; & les navires de trois cent cinquante à quatre cent tonneaux y entrent dans tous les tems avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Cooper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide, & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines ſont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur eſt permis d'aſpirer. Celle du Nord ne demande pas à ſon ſol toutes les productions qu'il lui offre ; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, ſont comme abandonnées au haſard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : mais elle n'a pas vu ou aſſez vu, juſqu'où la culture de l'olivier & de la ſoie pourroit pouſſer ſa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein, qui peut être utilement exploité. C'eſt un travail réſervé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, ſans doute, il s'établira quelque induſtrie dans des provinces où il n'en exiſteroit pas de trace, ſi les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occaſion & de quelle manière fut fondée la Georgie ?

Entre la Caroline & la Floride eſt une langue de terre, qui occupe ſoixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cent milles de profondeur juſqu'aux Apalaches. Ce pays eſt borné au Nord par la rivière de Savannah, & au Midi par la rivière d'Alatamaha.

Depuis long-tems le miniſtère Britannique panchoit à occuper ce déſert, regardé comme

une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance, que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche, voulut, qu'après la fin de ses jours, ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolvables, que leurs créanciers détenoient en prison. Quel est ailleurs, & parmi nous, celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités? Plusieurs mourront, après avoir dissipé des millions, sans pouvoir se rappeler une seule action honnête. Plusieurs mourront, en laissant à des héritiers, qui soupirent après leur décès, des trésors acquis par l'usure & les concussions, sans réparer, par quelque institution honorable & utile, le crime de leur opulence. Un des effets de l'or seroit-il donc d'endurcir l'ame jusqu'à la fin & d'étouffer le remords? presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La sagesse politique, secondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, seroient transportés dans la terre inhabitée, qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Georgie, en l'honneur du souverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation; l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état: tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au foible établissement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cent dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les fraix de leur émigration. Trois cent vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de

quelques montagnards Ecossois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fondèrent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déja établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Protestans, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé sur la rivière de Savannah, à seize lieues de l'Océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imitèrent les sages Salzbourgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannah: mais trois lieues plus bas, mais sur une rive qui les mettoit sous les loix de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maisons, s'appela Purysbourg, du nom de Pury, qui, ayant fait la dépense de leur transplantation, méritoit bien cette marque de reconnoissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il se trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir, pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan, la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils cherchoient; ils vouloient partager

partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chickefaws, des Cherokees, les nations fauvages les plus nombreufes de ce continent. Leur projet réuffit fi bien, que, dès 1739, ces liaifons occupoient fix cent perfonnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure, étoit d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jufqu'aux murs d'Augufta.

La métropole pouvoit, ce femble, beaucoup efpérer d'un établiffement qui, dans un tems très-borné, avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 livres au fifc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être fon étonnement, lorfqu'en 1741 on l'inftruifit, que la plupart des malheureux, qui étoient allés chercher un afyle dans la Georgie, s'en étoient fucceffivement retirés; & que le peu qui y reftoit encore foupiroit fans ceffe après un féjour moins infupportable. On chercha les caufes d'un événement fi fingulier, & on les trouva.

XIX. Obftacles qui s'opposèrent aux progrès de la Georgie.

Dans fa naiffance même, cette colonie avoit porté le germe de fon dépériffement.

On avoit abandonné la jurifdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paffé font perdues pour l'avenir. Le plus fouvent, les faits font ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheufes conféquences à des prédéceffeurs mal habiles; ou l'on trouve, dans quelques légères différences entre les circonftances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieufes. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, furveillé par la nation, n'eft pas même à l'abri des furprifes qu'on fait à fa confiance. Le miniftère Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier ufage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité fans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiflation qui mettoit dans leurs mains, non-feulement la police, la juftice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de fes habitans. On ne laiffoit aucun droit au peuple, dans l'origine, à tous les droits. Contre fes intérêts & fes lumières, on vouloit qu'il obéit. C'étoit fon devoir & fon fort.

Comme les grandes poffeffions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colo-

nies, on arrêta que dans la Georgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en posséderoit jamais plus de cinq cent; qu'elle ne pourroit pas les aliéner, qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix, ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par l'acharnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient, sur le prix qu'il attache à son existence, & sur les périls auxquels il s'expose. Se jetter sur un vaisseau, pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme dissipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce soit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie, qui compose toute sa fortune, il

reſtera ſur le rivage. Et tel devoit être néceſſairement l'effet des limites impoſées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne païent qu'un foible cens; encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, ſoumiſe aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entrâvée. Ces rentes devoient s'accroître outre meſure, avec le tems. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, ſe joignit un arrangement qui devint une nouvelle cauſe d'inaction. Les déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-ſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs conti-

nuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, les bestiaux, qui devoient être leurs premières richesses.

Toutes foibles qu'étoient ces ressources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cause d'une défense digne d'éloge, si le sentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'usage des esclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées sans la main des nègres. On pensa qu'une contrée, destinée à être le boulevard de ces possessions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, si l'on eût prévu que des colons, moins favorisés de la métropole que leurs voisins, placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins ; les souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers, assez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, sur la puissance à

laquelle ils appartiennent & sur celle qu'ils recevroient d'une invasion, négligent leur sûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession, & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables, à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance, que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée, ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite; & il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haîne, qu'ils nous supposent parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'est que trop réel, s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une administration douce & paternelle: car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il est fondé sur les avantages rarement sentis, mais toujours avoués, d'une autorité suprême, quelle qu'elle soit, qui dirige, qui veille, qui protège & qui défende. Par la même raison, rien ne se recouvre plus facilement, quand il est aliéné. Le trompeur espoir d'un meilleur avenir suffit seul, pour calmer notre imagination & prolonger sans fin nos misères. Ce que j'avance, le spectacle presque général du monde le confirme.

A la mort d'un tyran, toutes les nations se promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paisiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le successeur, élevé comme son père ou son aïeul, est préparé, dès son enfance, à se modeler sur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaisance & d'équité, qui étouffent le vice de son éducation. Sans cet heureux caractère, il ne demandera dans aucune circonstance ce qu'il est juste de faire, mais ce qu'on faisoit avant lui; non ce qui conviendroit au bien de ses sujets, qu'il regardera comme ses plus proches ennemis, sur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître son despotisme & leur servitude. Il ignorera toute sa vie la plus simple & la plus évidente des vérités; c'est que leur force & la sienne ne peuvent se séparer. L'exemple du passé sera son unique règle, & dans les occasions où il est sage de le suivre, & dans les occasions où il seroit sage de s'en affranchir. Il en est en politique comme en religion. L'opinion la plus absurde en religion sera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle sera plus unie avec le reste du systême. En politique, le parti que le ministère prendra, sera toujours le plus analogue à l'esprit tyranni-

que, le seul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des esclaves, pour savoir s'ils leur seroient accordés ou refusés, il n'étoit question que d'examiner, si la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus assurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la situation vraiment désespérée du nouvel établissement publioit avec trop d'énergie les imprudences du ministère, pour qu'on pût persévérer dans de si fatales combinaisons. La province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

XX. Situation & espérances de la Georgie.

Depuis cette heureuse révolution, la Georgie a fait d'assez grands progrès, sans être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit desiré: mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cent trente-sept mille cent soixante dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 s. 6 den. en 1763, étoient

vendus 67 livres 10 f. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 livres 9 f. 5 deniers; elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette profpérité augmentera fans doute. A mefure que les forêts feront abattues, l'air deviendra plus falubre; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne paffe pas maintenant trente mille hommes, la plupart efclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres font moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de fufceptibles de culture, les richeffes auront toujours des bornes affez circonfcrites. Voyons fi la Floride doit s'attendre à une deftinée plus brillante.

XXI. La Floride devient une poffeffion Efpagnole.

Sous ce nom, l'ambition Efpagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jufqu'aux régions les plus feptentrionales. Mais la fortune, qui fe joue de l'orgueil national, a refferré depuis long-tems cette dénomination illimitée, dans la péninfule que la mer a formée entre la Georgie & la Louyfiane.

Ce fut Luc Velafquès, dont la mémoire foit à jamais dévouée à l'exécration dans ce

monde, & pour le châtiment duquel je ſerois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monſtre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier ſur cette plage, avec le projet d'en tirer des eſclaves, par la ruſe ou par la violence. La nouveauté du ſpectacle attira les ſauvages voiſins. On les invita à monter ſur les vaiſſeaux ; on les enivra ; on les mit aux fers ; on leva l'ancre ; & l'on tira le canon ſur tout ce qui reſtoit d'Indiens au rivage. Pluſieurs de ces malheureux, ſi cruellement arrachés à la patrie, refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui ſurvécurent à leur déſeſpoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres inſatiables appeloient de nouvelles victimes. Le perfide Velaſquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ſes infâmes compagnons fut maſſacrée, à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi juſtement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours déteſtés dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Juſtice en fut faite ſur la terre ? que juſtice en ſoit faite aux enfers.

On avoit oublié en Eſpagne cette partie

du Nouveau-Monde, lorſqu'un établiſſement qu'y formèrent les François en rappela le ſouvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ſes riches poſſeſſions une nation ſi active ; & elle ordonna la deſtruction de la colonie naiſſante. Ce commandement fut exécuté en 1565 ; & le vainqueur occupa la place que ſes cruautés venoient de rendre abſolument déſerte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuſe, lorſque le ſaſſafras vint à ſon ſecours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reſte de cet hémiſphère, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes : mais toujours dans un terrein qui n'eſt, ni trop ſec, ni trop humide. Ses racines ſont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé ſe couvre d'une écorce épaiſſe, ſangeuſe, de couleur cendrée, & pouſſe au ſommet quelques branches qui s'étendent ſur les côtes. Les feuilles ſont diſpoſées alternativement, vertes au-deſſus, blanchâtres en-deſſous, & diſtinguées en trois lobes : quelquefois il s'en trouve d'entières, ſur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits, qui ſuccèdent,

ſont des petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur ſe prend en infuſion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de ſa racine eſt employée avec ſuccès dans les fièvres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche celle du fenouil & de l'anis. Le bois eſt blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la tranſpiration, réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, lever les obſtructions, guérir la goutte, la paralyſie. Le ſaſſaffras étoit autrefois d'un grand uſage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité; ils auroient ſuccombé du moins aux fièvres dangereuſes, dont ils furent preſque tous attaqués à leur arrivée à la Floride, ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une promte guériſon. L'expérience fut tentée & réuſſit.

Pourquoi donc, ce médicament & tant d'autres qui produiſent des cures merveil-

leuſes dans ces contrées éloignées, ſemblent-ils avoir perdu preſque toute leur efficacité, tranſportés dans les nôtres? La cauſe en eſt vraiſemblablement dans le climat plus favorable à la tranſpiration; dans la nature de la plante qui dégénère & perd de ſa force dans une longue traverſée; ſurtout dans le caractère du mal qui ſe combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroit par les vices ſans nombre de nos conſtitutions.

Les Eſpagnols établirent des petits poſtes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joſeph: mais ce ne fut qu'à Saint-Auguſtin & à Penſacole qu'ils formèrent proprement des établiſſemens: l'un, à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1596.

Le dernier fut attaqué & pris par les François, durant les courtes diviſions qui, en 1718, brouillèrent les deux branches de la maiſon de Bourbon. On ne tarda pas à le reſtituer.

En 1740, les Anglois aſſiégèrent vainement le premier. Les montagnards Ecoſſois, chargés de couvrir la retraite, furent battus & maſſacrés. Un de leurs ſergens fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſervèrent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la tor-

ture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes :

« Héros & patriarches du monde occi-
» dental, vous n'étiez pas les ennemis que
» je cherchois; mais enfin vous avez vaincu.
» Le sort de la guerre m'a mis dans vos
» mains. Usez à votre gré du droit de la
» victoire. Je ne vous la dispute pas. Mais
» puisque c'est un usage de mon pays d'offrir
» une rançon pour sa vie, écoutez une
» proposition qui n'est pas à rejetter.

» Sachez donc, braves Américains, que
» dans le pays où je suis né, certains hom-
» mes ont des connoissances surnaturelles.
» Un de ces sages, qui m'étoit allié par le
» sang, me donna, quand je me fis soldat,
» un charme qui devoit me rendre invulné-
» rable. Vous avez vu comme j'ai échappé
» à tous vos traits : sans cet enchantement,
» aurois-je pu survivre à tous les coups
» mortels dont vous m'avez assailli ? Car
» j'en appelle à votre valeur; la mienne n'a
» ni cherché le repos, ni fui le danger.
» C'est moins la vie que je vous demande
» aujourd'hui, que la gloire de vous révéler
» un secret important à votre conservation,
» & de rendre invincible la plus vaillante
» nation du monde. Laissez-moi seulement
» une main libre, pour les cérémonies de
» l'enchantement dont je veux faire l'épreuve
» sur moi-même en votre présence ».

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même tems & leur caractère belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : « Voyez, maintenant, ſages » Indiens, une preuve inconteſtable de ma » bonne-foi. Vous, guerrier, qui tenez mon » arme tranchante, frappez de toute votre » force : loin de ſéparer ma tête de mon » corps, vous n'entamerez pas ſeulement » la peau de mon cou ».

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les ſauvages étonnés reſtèrent immobiles, regardant le corps ſanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards ſur eux-mêmes, comme pour ſe reprocher les uns aux autres leur ſtupide crédulité. Cependant, admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier pour ſe dérober aux tourmens en abrégeant ſa mort, ils accordèrent à ſon cadavre les honneurs funèbres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que ſemble

lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII. La Floride est cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cent habitans. C'est par la vente de leurs cuirs; c'est avec les denrées qu'ils fournissoient à leur garnison, qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres besoins excessivement bornés. Ces misérables passèrent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y seroient réduits au pain de l'aumône, si un monarque touché de tant d'attachement ne fournissoit à leur subsistance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Espagnols à préférer un gouvernement oppresseur à un gouvernement libre? Seroit-ce la superstition qui ne peut souffrir les autels de l'hérétique à côté des siens? Seroit-ce le préjugé qui rend suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes

& plus encore pour leurs enfans ? Accoutumés à une longue oisiveté, s'imaginèrent-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme, qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable ? Quoi qu'il en soit, il ne resta à l'acquéreur qu'un désert : mais n'étoit-ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense, dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long-tems, cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournèrent principalement.

XXIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens. On pensa que c'étoit

un moyen puiſſant pour pouſſer avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens. Le miniſtère put être auſſi décidé à cette diviſion par l'eſpoir de trouver, dans tous les tems, plus de ſoumiſſion dans deux provinces que dans une ſeule.

Saint-Auguſtin devint le chef lieu de la Floride Orientale, & Penſacole de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoient en même tems d'aſſez bons ports, ne réuniſſoient pas ſans doute toutes les commodités dont elles étoient ſuſceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en poſſédoient. Les autres colonies ne joüirent pas, à leur origine, de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des ſoldats congédiés. Tous ceux d'entr'eux qui avoient ſervi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes qui étoient dans la même ſituation, n'euſſent été tentés de quitter la mère-patrie, déja trop épuiſée par les dernières hoſtilités.

La nouvelle colonie reçut auſſi des cultivateurs des établiſſemens voiſins. Elle en

reçut de la métropole & de divers états protestans. Il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémisphères.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le docteur Turnbull, lorsqu'en 1767, il alla offrir à ceux du Péloponèse un asyle dans l'Amérique Angloise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations; &, pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corse; il aborda à Minorque; & il persuada encore à quelques habitans de ces deux isles de le suivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arrivèrent avec leur sage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaste possession, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureusement, ils avoient été si opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, saison dangereuse qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui succombèrent. Ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entières.

Ce qui échappa de ce premier désastre a

jouï depuis d'une ſanté qui n'a été altérée que par quelques fièvres. La conſtitution des hommes s'eſt fortifiée. Les femmes qui, à raiſon du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, ſont actuellement très-fécondes. On préſume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de ſon fondateur des inſtitutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'obſervent. Ce n'eſt encore qu'une famille où l'eſprit de concorde doit durer long-tems. Au premier janvier 1776, elle avoit déja défriché deux mille trois cent acres d'un ſol aſſez fertile. Elle avoit aſſez d'animaux pour ſa nourriture & pour ſes travaux. Ses récoltes ſuffiſoient à ſa conſommation; & elle vendoit pour 67,500 liv. d'indigo. L'induſtrie & l'activité qui la diſtinguent font beaucoup eſpérer du tems & de l'expérience.

Pourquoi Athènes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale? Pourquoi la ville de Turnbull ne ſeroit-elle pas dans quelques ſiècles le ſéjour de la politeſſe, des beaux-arts & de l'éloquence? La nouvelle colonie eſt moins éloignée de cet état floriſſant que les barbares Pelaſges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établiſſement

conçu & fondé par un homme ſage & pacifique, & les conquêtes d'une longue ſuite d'hommes avares, inſenſés & ſanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle ſeroit devenue, ſi ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévaſtèrent, euſſent été animés de l'eſprit du bon Turnbull? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de ſageſſe que de dépenſes? L'univers s'eſt peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exportèrent que pour 673,209 livres 18 ſols 9 den. de denrées, ont un avantage marqué ſur le reſte de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute ſaiſon, cauſent à leur voiſinage des dégâts ſi fréquens & ſi funeſtes. Auſſi eſt-il permis d'eſpérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y proſpéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à M. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mou-

vement d'enthousiasme, on ne s'est que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une source de richesses pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop sablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont poussé sur ce sol, communément ingrat, quelques citoyens paisibles qui avoient un éloignement décidé pour les dissensions, & un plus grand nombre d'hommes, qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde, principalement sur les bords rians du Mississipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à plusieurs isles Britanniques des Indes Occidentales des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverses contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide si les côtes de Pensacole eussent été plus accessibles, & si son port eût été moins infesté de vers.

Combien seroient accélérés les progrès des

deux provinces, si leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop constamment suivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliser les nations barbares, qui a été si heureusement employé par les politiques les plus éclairés, ne seroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moissons brûlées & leurs cultivateurs massacrés, ou de poursuivre sans relâche, d'exterminer sans pitié des hordes errantes? Ne devroient-ils pas préférer à des hostilités meurtrières & sans gloire, un moyen humain & infaillible de désarmer un ennemi humilié & implacable?

Les conquérans se flattent que, sans le secours de ces alliances, ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est, disent-ils, le destin des peuples sauvages, de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre, & les subsistances que leur fournissoit la chasse diminuant tous les jours, ils se voïent réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher. C'est, en effet, le parti que prennent tous les jours

les Américains, qui erroient au voisinage des établissemens Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils se replient vers les Assinipoils, vers la baie d'Hudson, où, se nuisant nécessairement les uns aux autres, ils ne doivent pat tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour?* & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet: mais il peut être repris, & il n'est pas impossible

impossible qu'il réussisse. Alors les usurpateurs, réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang. Si les Anglois dédaignent un conseil que la justice & l'humanité leur adressent par ma bouche, puisse un autre Ponthéack sortir de ses cendres & consommer son plan !

XXIV. Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique Septentrionale.

Les deux Florides, une partie de la Louysiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, achevèrent de mettre sous la domination de la Grande-Bretagne, l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve, & les autres isles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laissé de posséder une des dominations les plus étendues qui eussent été formées sur la surface du globe.

Ce vaste empire est coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui s'é-

loignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entr'elles & l'océan un territoire de cent cinquante, de deux cent, quelquefois de trois cent milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cent lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves, qui coulent à l'extrêmité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit se transporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrêmité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit, peut-être, à

prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains. Eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Eſpagnols. Eſt-on donc ſi puiſſant d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on règne dans un autre?

Les Anglois ſeront heureux s'ils peuvent conſerver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une puiſſance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le na-

vigateur en est même averti par les arbres, qui, paroissant sortir de l'océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports sans nombre, pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hiver en prévient la recolte; tandis que, sous une latitude plus septentrionale, on en recueille sur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle est la raison de ce phénomène? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux eussent entiérement pourri cette espèce d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans-cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensévelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tar-

dive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, ſi long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.

On trouve, ſous ce climat, preſque tous les arbres qui ſont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui ſeul, entr'autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainſi nommé à cauſe de ſon produit, eſt un arbriſſeau rameux, tortu, aſſez irrégulier, qui ſe plaît dans un ſol humide. Auſſi ne s'éloigne-t-il guère de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, diſpoſées alternativement, ſont étroites, entières ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés preſqu'imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur deux individus différens. Les premières forment des chatons, dont chaque écaille porte ſix étamines. Les ſecondes, diſpoſées de même ſur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire ſurmonté de deux ſtyles, qui devient une coque très-petite, dure, ſphérique, recouverte d'une ſubſtance grenue, blanche & onctueuſe. Ces fruits, dont l'aſ-

ſemblage a l'apparence d'une grappe, ſont raſſemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La ſubſtance, dont ils ſont enduits, ſe détache, ſurnage & s'enlève avec une écumoire. Lorſqu'elle eſt figée, elle eſt communément d'un verd ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier. Elle devient alors tranſparente & d'un verd agréable.

Cette matière, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'uſage, depuis que les animaux ſe ſont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le ſuif, qu'elle eſt moins ſujette à ſe fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur déſagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, ſans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de ſuif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'eſt pas la ſeule. On en compoſe d'excellent ſavon & de bons emplâtres pour les bleſſures. On s'en ſert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puiſqu'on l'appelle l'arbre à ſucre.

Elevé par la nature, près des ruiſſeaux & dans des lieux humides, cet arbre croît

jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, est revêtu d'une écorce assez fine. Ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la même disposition, & sont blanchâtres en-dessous, découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, rassemblées en bouquets, ont un calice à cinq divisions, chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre est occupé par le pistil, qui devient un fruit composé de deux capsules comprimées & réunies par le bas, écartées & aîlées par le haut, remplies d'une seule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on insère dans la plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuise & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état de sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à

ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le sirop se durcit en se refoidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment : mais cette préparation altère toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes : mais, pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes ; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs ; elle a par-tout ses merveilles.

XXVI. Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrêmement singulier ; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille ; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre

eſt blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate ſur ſon dos, ſur ſes aîles & ſur ſa queue. Le duvet qui règne ſur tout le plumage de cet oiſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fane au moindre attouchement.

Le printems eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, eſt revêtu en-dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a ſouvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre ſemaines au plus.

L'oiſeau-mouche ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il ſe plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement ſemblable à celui d'un rouet à filer. Lorſqu'il eſt las, il ſe repoſe ſur un arbre ou ſur un pieu voiſin, il y reſte quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré ſa foibleſſe, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui, juſqu'à huit ou dix pieds.

Croit-on qu'un être si petit fût méchant, colère & querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs aîles s'agitent avec tant de vîtesse, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décèle, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, sur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim, plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espèce ennemie. Celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine. C'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autre-fois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux,

cette matière animée avoit envahi, ſans obſtacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui diſputoit. Aucune de ces eſpèces n'étoit utile à l'homme. Une ſeule aujourd'hui ſert à ſes beſoins : c'eſt l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranſportée de l'ancien monde au nouveau. Les ſauvages l'appellent mouche Angloiſe ; on ne la trouve qu'au voiſinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux eſſaims ſur le nouvel hémiſphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens uſages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche conſidérable de commerce.

XXVII. L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domeſtiques.

L'abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les ſauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpèce vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La première conquête de l'homme, eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, cha-

que individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſi-tôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la première fois ſur la terre. Ce loiſir fut le père des arts, qui conſolèrent, peut-être, le genre-humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, ſans doute, une invention des ſociétés.

Peut-être n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de haſards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des ſociétés & des empires avancés, même juſqu'aux arts du luxe : mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus diſpoſés, par leur foibleſſe ou leur inſtinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de ſociété auquel ils étoient appelés par la nature ; c'eſt qu'ils vivoient ſans maître. L'homme ne les avoit pas aſſujettis à ſa voix menaçante, à ſon coup-d'œil terrible, à ſa main toujours prête à frapper. Il

étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transportèrent des bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier souverain, à la racine même de leur génération, du moins plusieurs espèces eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur grosseur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement, qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposoient sans doute au succès de leur transplantation. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante & végétante croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conservation.

XXVIII. Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la transplantation des animaux & des plantes. Lorsque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs, plante qui a le port du roseau. Ses feuilles, assez larges & fort longues, entourent à leur base la tige qui est ronde & noueuse par intervalles. Une panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets, dont elle est composée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épi très- serré sur un axe épais & charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par sa couleur, & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épi.

Cette espèce de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la seule qui fût connue dans

le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les ſauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jetter dans chacun un grain de maïs qui en produiſoit deux cent cinquante ou trois cent autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre; &, réduit en pâte, il étoit cuit ſous la cendre. Souvent même, grillé ſeulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux; avantage infiniment précieux, dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes. Un terrein maigre, léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante. Sa ſemence peut être gelée au printems, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins abondantes. Enfin, c'eſt de tous les grains, celui qui peut ſoutenir le plus long-tems la ſéchereſſe & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglois à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage. Cependant, ils ne négligèrent pas d'enrichir

leurs plantations des grains de l'"Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces recoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce, qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

XXIX. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.

La Suède étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif, cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre, profitant de cette faute des Suédois, encou-

ragea, par des primes confidérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produifirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre fanglante, qui défoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la-fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naiffante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occafionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuiffance, crurent pouvoir impunément affujettir les munitions de la marine, à toutes les claufes & les reftrictions qui devoient en hauffer le prix. Ce fut un fyftême de convention entr'elles, qui devint public en 1718: tems où toutes les puiffances maritimes fouffroient encore des bleffures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue fi odieufe reveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes affez éloquens, pour perfuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à féconder les vues de la mère patrie; affez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands réfultats, fans les faire paffer par ces minces effais, qui éteignent fubitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la

térébenthine, les vergues, les mâtures, abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profuſion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voiſins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier eſſor de proſpérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ſes colonies, ſur celles qui venoient de la mer Baltique, ſembloit lui promettre une préférence conſtante. Il crut pouvoir ſupprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ſes calculs, la différence du fret qui étoit toute en faveur de ſes rivaux. L'interruption totale qui ſurvint dans cette veine de commerce, l'avertit de ſon erreur. Il reprit, en 1729, le ſyſtême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles ſuffirent pour aſſurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande ſupériorité ſur celles du Nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems lès Américains en portoient en Eſpagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, aſſez de marchandiſes pour complet-

ter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fretter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suède & de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement, les matériaux du Nouveau-Monde se trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloise. Elle devoit au nord de l'Amérique ses vergues & ses mâtures. On voulut qu'elle en reçut encore ses voiles & ses cordages.

Les protestans François, qui, chassés de leur patrie par un roi tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis l'industrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets souverainement importans pour une puissance maritime. L'Irlande &

l'Ecoſſe cultivèrent ces plantes avec quelque ſuccès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Ruſſie. Pour mettre fin à cette importation ruineuſe, le gouvernement imagina d'accorder 135 liv. de gratification, par tonneau de ces matières, à l'Amérique Séptentrionale. C'étoit beaucoup; & cependant un encouragement ſi conſidérable n'eut que peu de ſuite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres ſe trouvèrent aſſez bonnes pour une production qui ne proſpère que ſur un ſol excellent. Cette région eſt plus abondante en fer deſtiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXX. Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, ſi néceſſaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorſque les Européens leur en apprirent le plus funeſte uſage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligèrent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richeſſes, en le chargeant de droits énormes. Cette impoſition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, ſoutenus des propriétaires des bois.

taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines, qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre, con-

ſommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis fourniſſoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des inſtrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des uſtenſiles de navigation, ne diminueroit guère l'importation étrangère, & ſe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines conſidérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiſsât le prix des matières premières, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier qui l'enrichiſſoient depuis ſi long-tems, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette induſtrie chez les autres peuples. On ſe détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette réſolution pleine de ſageſſe, fut accompagnée d'un acte de juſtice. Une loi portée ſous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autoriſa à faire de leurs propriétés l'uſage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces diſpoſitions, la Grande-Bretagne

payoit tous les ans à l'Eſpagne, à la Norwège, à la Suède & à la Ruſſie, 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai eſt ſi abondant en Amérique, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſpéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promettoit de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffiſoit que ſes colonies la tiraſſent de la dépendance, où les puiſſances du nord de l'Europe, pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ſes armemens. Rien à ſes yeux n'étoit plus capable de ſuſpendre ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul devoit lui aſſurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI. *Peut-on eſpérer que le vin & la ſoie réuſſiront dans l'Amérique Septentrionale.*

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante & ſupérieure à toutes les marines, l'Angleterre

prit tous les moyens de jouïr de cette eſpèce de conquête qu'elle avoit faite en Amérique, encore plus par ſon induſtrie que par ſes armes. A meſure que, par une pente naturelle, les établiſſemens s'étoient avancés du Nord au Sud, les entrepriſes & les projets s'étoient multipliés en raiſon du ſol & du climat. Aux bois, aux grains, aux beſtiaux qui avoient été les productions premières, s'étoient joints ſucceſſivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richeſſes. Les Anglois, qui n'avoient point de vin en Europe, réſolurent de le demander auſſi au nouvel hémiſphère.

On trouve ſur le continent ſeptentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée, & l'on appela des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuſes. Le ſuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conſerver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font

font séjourner les brouillards humides & brûlans ; les saisons étoient trop inconstantes ; les insectes trop multipliées autour des forêts, pour laisser éclorre & prospérer une culture si chère à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être, où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'usage fait les délices de tant d'autres : mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin sera précédée par celle de la soie, ouvrage de ce ver rampant, qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matière coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. On résolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riante promesse. On en rejetta la faute sur les habitans, qui n'achetant que des nègres, dont ils tiroient une utilité promte

& sûre, négligèrent d'avoir des nègresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie : occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe ; & les arts de luxe nourrissent le commerce, enfant de l'industrie & père de la richesse. En 1769, le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes, une gratification de vingt pour cent ; & pendant sept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes, ne devoit pas tarder à suivre. La nation pensoit que l'Europe & l'Asie avoient peu de productions qui ne pussent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelqu'une des vastes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit

que des hommes; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

XXXII. De quelles espèces d'hommes se sont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.

Ce furent les Anglois qui, persécutés dans leur isle pour leurs opinions civiles & religieuses, abordèrent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions, qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie, ceux d'entr'eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les misères, les privations, les cala-

mités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance & le despotisme, qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, poussèrent de nombreuses victimes sur une plage inculte, qui, dans son abandon, sembloit offrir & demander en même tems du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se proposoient les émigrans, c'étoit de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après sept ans de domicile dans quelqu'une de ses colonies.

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & desséchoient la population en

Europe, l'Amérique Angloise se remplissoit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens, qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence; & presque par-tout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroissoient avoir subi la loi commune. Leurs habitans étoient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer de climat, d'améliorer la nature absorboit toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluoit sa dégradation & son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il falloit qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il falloit que les élèves de cet homme illustre, réunis en société, jettassent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât dans cette partie du Nouveau-monde ces impressions fortes & rapides qu'elle avoit opéré dans

les plus fières républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux, qui feront le charme & la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement & d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maîtres, de modèles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les porportions on y voit plus de gens bien nés ; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raison.

Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours, l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promtement : mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout ; aucun ne

marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloiſe. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble deſſein, & qu'elle cherche par des voies juſtes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une ſeconde claſſe de colons fut autrefois compoſée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être tranſportés en Amérique, & qui devoient un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de juſtice. On s'eſt univerſellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe pouſſoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le nègre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire : c'étoit de vendre ſon compatriote ſans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât ; il l'a fait. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpèce d'eſclavage eſt plus

ou moins long : mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt-un an pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le vendre à qui bon lui semble : mais ce n'est que pour le tems de son premier engagement. Du reste, ce service n'a rien d'ignominieux ; & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tache de la vente & de l'achat. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouït de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement, il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instrumens de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le

Palatinat, dans la Souabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci, soudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, païent une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues, sans le savoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête & peut-être plus humain : car qui sait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui survivent à leurs espérances ! L'illusion se perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de supprimer les lettres qui pourroient dévoiler un mystère d'imposture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait adop-

ter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans, ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à la perspective d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances: on les emprisonne, on les garrotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix: peuples, où sont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir? Depuis deux siècles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entr'eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue & pe-

ſante chaîne dont les peuples ſe ſentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieuſement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les ſujets plus ſoumis, en ſubſtituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats ſe fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la misère à des ſujets puſillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition, ils ne ſe liguoient ou ne s'allioient que pour appeſantir la ſervitude. Soit qu'ils vouluſſent ſouffler la guerre ou conſerver la paix, ils étoient aſſurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandiſſement ou l'affoibliſſement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuiſoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour ſe dédommager de ſa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, ſoit de la guerre, ſoit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations : com-

me ſi l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les aſſujettir, les unes par les autres, au deſpotiſme qu'ils avoient ſu leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémiſſez tous, plus ou moins ſourdement, de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en ſont venus à ne vous plus craindre. Une ſeule iſſue vous reſtoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évaſion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes ſont convenus entr'eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper : non-ſeulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part ; mais indiſtinctement tous leurs ſujets, quel que ſoit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainſi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni ſubſiſtances, ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpèce, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes : vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié : vous qu'un deuil de cour laiſſe des

mois entiers ſans ſalaire & ſans pain ; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés : errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir ; vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot ; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves ; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par un traité ; ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer :

VOI CH'ENTRATE, LASCIATE ORMAI OGNI SPERANZA.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-

delà des mers? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux, qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme une autre claſſe de ſa population?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, les provinces ſeptentrionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux iſles. Les loix les protègent plus efficacement, & il eſt très-rare qu'ils ſoient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle? Des ſectaires humains; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté que rien ne peut remplacer: mais ils ont été long-tems retenus par une loi qui ordonnoit d'aſſigner aux affranchis un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Diſons plutôt: l'habitude commode d'être

fervi par des efclaves ; ce penchant à la domination, juftifié par les douceurs dont on prétend alléger leur fervitude ; l'opinion où l'on fe plaît à refter, qu'ils ne fe plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce font là les fophifmes de l'amour-propre pour appaifer les cris de la confcience. La plupart des hommes ne font pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature femble avoir formés juftes & bons, il en eft peu qui aïent affez de défintéreffement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque facrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'hiftoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces affemblées, où, tout fidèle qui fe croît mû par l'impulfion de l'Efprit-Saint, a droit de parler, un de ces frères (celui-là fans doute étoit infpiré) s'eft levé & a dit : « Jufques à quand aurons-nous deux » confciences, deux mefures, deux balan- » ces ; l'une en notre faveur, l'autre à la rui- » ne du prochain ; toutes deux également » fauffes? Eft-ce à nous, mes frères, de nous » plaindre en ce moment que le parlement » d'Angleterre veut nous affervir, nous impo- » fer le joug du fujet, fans nous laiffer le » droit du citoyen ; tandis que depuis un fiè-

» cle nous faisons tranquillement l'œuvre de » la tyrannie, en tenant dans les fers du plus » dur esclavage des hommes qui sont nos » égaux & nos frères? Que nous ont fait ces » malheureux que la nature avoit séparés de » nous par des barrières si redoutables, & » que notre avarice est allé chercher au tra- » vers des naufrages, jusques dans leurs sa- » bles brûlans, ou leurs sombres forêts, au » milieu des tigres? Quel étoit leur crime » pour être arrachés d'une terre qui les nour- » rissoit sans travail, & transplantés par nous » sur une terre où ils meurent dans les la- » beurs de la servitude? Quelle famille as-tu » donc créée, Père céleste, où les aînés, » après avoir ravi les biens de leurs frères, » veulent encore les forcer, la verge à la » main, d'engraisser du sang de leurs veines, » de la sueur de leur front, ce même héritage » dont on les a dépouillés? Race déplora- » ble, que nous abrutissons pour la tyranni- » ser; en qui nous étouffons toutes les facul- » tés de l'ame pour accabler ses bras & son » corps de fardeaux; en qui nous effaçons » l'image de la divinité, & l'empreinte de » l'humanité! race mutilée & déshonorée » dans les facultés de son esprit & de son » corps, dans toute son existence: & nous » sommes chrétiens, & nous sommes An- » glois! Peuple favorisé du ciel, & respecté

» fur les mers ; quoi, tu veux être libre &
» tyran tout-à-la-fois ? Non, mes frères ; il
» eſt tems de nous accorder avec nous-mê-
» mes. Affranchiſſons ces miſérables victimes
» de notre orgueil ; rendons aux nègres la li-
» berté que l'homme ne doit jamais ôter à
» l'homme. Puiſſent, à notre exemple, tou-
» tes les ſociétés chrétiennes, réparer une in-
» juſtice cimentée par deux ſiècles de crimes
» & de brigandages ! Puiſſent enfin des hom-
» mes trop long-tems avilis, élever au ciel
» des bras libres de chaînes, & des yeux bai-
» gnés des pleurs de la reconnoiſſance ! Hélas !
» ces malheureux n'ont connu juſqu'ici que
» les larmes du déſeſpoir » !

Ce diſcours réveilla les remords ; & le petit nombre d'eſclaves qui appartenoient aux Quakers, furent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'Amérique Septentrionale, du moins la Penſilvanie, la Nouvelle Jerſey & la Virginie demandèrent-elles avec inſtance, que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaſte continent paroiſſoient diſpoſées à ſuivre cet exemple ; mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ſes délégués, de rejetter toutes les ouvertures qui tendoient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les

liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug, même les opinions; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vangeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians, au cri de la nature, de la raison & de la vertu.

XXXIII. A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale ?

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cent mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cent mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première, est cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprou-

voient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît par-tout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de

fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance, & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrein, vaste & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un espace, qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au-moins dans le nouvel hémisphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est

pas aisé de prévoir, n'en rallentissent les progrès naturels.

XXXIV. Quelles sont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles ?

Elle est peuplée aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plutôt formés que les Européens: mais ils vivent aussi moins longtems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des vegétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien-monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités: il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers

devoirs, du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance ; comme la ſécurité qui naît de la propriété ; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions ; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe, qui traîne la misère à ſa ſuite ; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la première diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement : deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrète envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui eſt près de la haîne. On ſe rapproche, on ſe raſſemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la première deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition hu-

maine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouïssances recherchées, dont l'apprêt & les fraix usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté : mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux, pour qui sait le goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique Septentrionale : c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'est dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la première fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparses, des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées, les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les sentimens ; ils couvent des germes de dissention,

qui peuvent un jour causer la ruine & le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXXV. Nature des gouvernemens établis dans L'Amérique Septentrionale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe, qui sont un mélange insensé de loix sacrées & profanes. L'Amérique Angloise fut assez sage ou assez heureuse, pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, ressortissent d'un tribunal sacerdotal, furent portées devant le magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouèrent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils participèrent à l'administration, ainsi que les autres sectes. Les seuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils se refusoient aux sermens que paroissoit exiger la tranquillité publique. À cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges: mais sous d'autres points de vue, il n'étoit pas si bien combiné.

La politique ressemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeunesse. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages, quand ils se sont réunis en société, veulent, ainsi que les enfans, être menés par la douceur, & reprimés par la force. Faute de l'expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une société naissante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumières. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisières & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, semblables aux adolescens plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur première institution, dès qu'ils sentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre sans consulter son père : un prince, au contraire, ne doit rien établir sans consulter son peuple. Il y a plus : le fils, dans les résolutions où il prend conseil de son père, souvent ne hasarde que son propre bonheur : un prince

compromet toujours l'intérêt du peuple dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières. Ainſi, tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiècle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement : l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale eſt la règle du gouvernement : c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions.

Mais quelle eſt la règle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événemens & des ſituations; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement, que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé royal; parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole. Un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres. Un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de loi, juſqu'à ce que le monarque, auquel on les envoie, les ait rejettées.

La ſeconde eſpèce de gouvernement qui

règne dans les colonies, eſt connue ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la nation Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées; un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de régner, ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu. Telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Penſilvanie ſont reſtés ſeuls aſſervis à cette forme ſingulière, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Penſilvanie même, le gouvernement nommé par la maiſon propriétaire, & confirmé par la couronne, n'eſt point appuyé d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſième régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne ſubſiſte plus que

dans Connecticut, & dans Rhode-Iſland. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens éliſent, dépoſent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, ſans qu'elles aient beſoin de l'approbation du monarque, ſans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin, la conquête du Canada, jointe à l'acquiſition de la Floride, a fait naître une légiſlation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laiſſé ces provinces ſous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors abſolue. Sans avoir le droit de s'aſſembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulſion de la cour de Londres.

Cette diverſité de gouvernemens n'eſt pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une légiſlation raiſonnée, uniforme & régulière. C'eſt le haſard, le climat; ce ſont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de conſtitutions. Ce n'eſt pas à des hommes jettés par la fortune ſur des plages déſertes, qu'il appartient de former une légiſlation.

Toute légiſlation doit aſpirer, par ſa nature, au bonheur d'une ſociété. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime, dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire, le ciel & le ſol, eſt la

première règle du légiſlateur. Ses reſſources lui dictent ſes devoirs. C'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter. Une peuplade jettée ſur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité ; les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt, ſur-tout, dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille ; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur ; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population ; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux

ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité: ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages, qui dépendent de la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclorre les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition, juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes.

Mais quand on établit un peuple, déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un légiſlateur, ne devroit jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe; c'eſt-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enſeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on sème dans l'enfance des générations déja viciées, ſont étouffées dans l'adoleſcence & la jeuneſſe, par le débordement & la contagion des vices, qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carrière; ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entiérement opposée à leurs principes, des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la première génération peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail. Les beſoins de la vie écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans-ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur, qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres, & les hommes qu'il aura dans ſes mains, inſpireront à ſon ame un plan de ſociété, qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière vague & ſujette à l'inſtabilité des hypothèſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un

traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de fraix : par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le systême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme sacrée ; mais il a prétendu lui donner des entrâves, & reprimer sa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises ; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres, qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les loix civiles, qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui, n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de

joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée, ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont grossi ce fatras obscur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange, a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de jurisconsultes, qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquises, en très-peu de tems, ont mis sous le joug de leur

rapacité, la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société, mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane, qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits, est venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXXVI. Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale.

A la naissance des colonies, les espèces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hausser d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des espèces qui venoient des colonies Espagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarissoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie, toutes les provinces le cherchèrent dans la création d'un papier-monnoie.

L'usage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord assez modéré. Mais les brouilleries avec les sauvages se multiplièrent : mais on eut des guerres contre le Canada : mais des esprits ardens formèrent des projets com-

pliqués & vastes : mais le trésor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les premiers tems, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnérent de nouvelles dettes. Les engagemens furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'état conservèrent, sans interruption, leur valeur entière. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines, & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particuliérement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouvèrent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachuset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole en dédommagement 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte ; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement, qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison, plus efficace que toutes celles

qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII. Règles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique Septentrionale, se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie;

enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans replique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus grâves, de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appeloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des règlemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son attelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il ne fut permis que de le por-

ter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entrâves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaisseaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies, qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proscription que les vins de Madère, des Açores ou des Canaries, & les sels nécessaires pour les pécheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes engagèrent le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au sud du cap Finisterre, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réservées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avan-

tageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le sénat, qui représente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparses d'un empire immense. Une puissance, en effet, devoit statuer, en dernier ressort, sur les relations qui pouvoient nuire ou servir au bien général de la société toute entière. Le parlement étoit le seul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable, sur-tout dans un état, où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorsqu'on obligea les colonies à verser dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être consommées; lorsqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangères.

Cette impérieuſe & ſtérile contrainte, cha geant les ventes & les achats des Américai de fraix inutiles & perdus, arrêta néceſſair ment leur activité, & diminua par conſéque leur aiſance; & c'eſt pour enrichir quelqu marchands ou quelques commiſſionnaires d la métropole, qu'on ſacrifia les droits & le intérêts des colonies! Elles ne devoient à l'A gleterre, pour la protection qu'elles en ret roient, qu'une préférence de vente & d'im portation pour toutes leurs denrées qu'ell pouvoit conſommer; qu'une préférence d'a chat & d'exportation ponr toutes les mar chandiſes qui ſortoient de ſes fabriques. Juſ ques-là, toute ſoumiſſion étoit reconnoiſſance; au-delà, toute obligation étoit violence.

Auſſi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La tranſgreſſion eſt le premier effet des loix injuſtes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établiſſement, à toute raiſon politique, aux vues expreſſes de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le fruſtrant de ſon gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les

châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raiſon & de l'équité, prévalut ſur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiſcal. Les marchandiſes de l'étranger, clandeſtinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloiſe, montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtrainte à de juſtes bornes, auroit arrêté les liaiſons prohibées, dont on ſe plaignoit ſi fortement. Alors les colonies ſeroient arrivées à un état d'aiſance, qui leur eût permis de ſe libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres, qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors, elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandiſes, ſommes à laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus proſpères. Mais, au lieu de voir adoucir leur ſort, comme ils ne ceſſoient de le demander, ces grands établiſſemens ſe virent menacés d'une impoſition.

XXXVIII. Etat de détreſſe où ſe trouve l'Angleterre en 1763.

L'Angleterre ſortoit d'une longue & ſanglante guerre, où ſes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où une domination déja trop vaſte s'étoit accrue d'un territoire immenſe dans les deux

Indes. Cet éclat pouvoit en imposer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrâsée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres, qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres, qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une consistance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la dreche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien, qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie. Les matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négocians se voyoient supplantés dans des

contrées, où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce, avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions ; &, de cette balance, il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans les fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique, éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque manière sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

XXXIX. L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

Les membres d'une confédération doivent

tous contribuer à ſa défenſe & à ſa ſplendeur, ſelon l'étendue de leurs facultés, puiſque ce n'eſt que par la force publique que chaque claſſe peut conſerver l'entière & paiſible jouïſſance de ce qu'elle poſsède. L'indigent y a ſans-doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale, qu'il eſt appelé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident ; & cependant, point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle, entre les lumières & la conduite des gouvernemens ?

Du vice de la puiſſance légiſlative, qui exagère l'entretien de la force publique, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, reſſource de l'oiſiveté impuiſſante

au milieu des ſoins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il eſt vrai, ſe donne aux beſoins publics: mais l'incapacité diſtraite les applique ſans jugement comme ſans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour ceſſer de l'être, ſouffre dans l'impôt une diſtribution injuſte, une perception qui n'eſt elle-même qu'une oppreſſion de plus. Alors tout ſentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les ſujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroiſſent plus que les ennemis du citoyen. Il défend ſa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invaſion. Tout ce que la ruſe peut dérober à la force, paroît un gain légitime; & les ſujets, corrompus par le gouvernement, uſent de repréſailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que, dans ce combat inégal, ils ſont eux-mêmes dupes & victimes. Le fiſc inſatiable & ardent, moins ſatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuſe, pourſuit avec cent mains ce qu'une ſeule oſe lui dérober. Il joint l'activité de la puiſſance à celle de l'intérêt. Les vexations ſe multiplient. Elles ſe nomment châtiment & juſtice; & le monſtre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend graces au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiſſent.

Heureux le ſouverain, qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à ſon peuple un compte fidèle de l'emploi des ſommes qu'il en exigeroit. Mais ce ſouverain n'a point encore paru ; & ſans doute il ne ſe montrera pas. Cependant la dette du protégé, envers l'état qui le protège, n'en eſt pas moins néceſſaire & ſacrée ; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple ; & jamais le miniſtère Britannique n'avoit eu recours à elles, ſans en obtenir les ſecours qu'il ſollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques, dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mère patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône, ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les drois du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiècles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit, cette manière de fournir leur contingent en hommes

&

& en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertemenr. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumés peut-être à mépriſer les hommes. Ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le ſont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux juſqu'à des vérités trop redoutables pour vous; &, quand ils obéiſſent, ne les faites pas ſouvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible ſera venu; dès qu'ils auront penſé qu'ils ne ſont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs ſont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu ſe rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime: *Nous ne voulons pas de cette loi, cet uſage nous déplaît;* point de milieu, il vous faudra, par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre

autorité, déformais déteftée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choifir de la part des peuples que l'infolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une adminiftration fage eft donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions font la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler fans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la perfuafion, fi elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'eft pas permis de les contrarier fans néceffité; & il n'y en eut jamais pour rejetter le fyftême adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, foit que les diverfes contrées de ce Nouveau-Monde fuffent autorifées, comme elles le fouhaitoient, à envoyer des repréfentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens fur les befoins de tout l'empire Britannique; foit qu'elles continuaffent à examiner dans leur propre fein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit réfulter aucun embarras pour le fifc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude; & ces provinces fe feroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le fecond, le miniftère difpofant des dignités,

des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon, remontoit par ſon origine juſqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbécilles, dans des momens de ſervitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous les Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux & livrer ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans : mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un roi deſpote, tracer les conditions du con-

traƈt entre une nation & le nouveau ſouverain qu'elle venoit de choiſir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus ſacrée, ſans doute, que tant de droits imaginaires que la ſuperſtition voulut ſanƈtifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inſtrument & le rempart de ſa liberté. Elle penſoit, elle ſentoit que c'étoit la ſeule digue qui pût à jamais arrêter le deſpotiſme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppreſſion ; que les fonds levés en apparence pour ſa ſûreté, ſervent tôt ou tard à ſa ruine. L'Anglois, en fondant ſes colonies, avoit porté ces principes au-delà des mers ; & les mêmes idées s'étoient tranſmiſes à ſes enfans.

Ah ! ſi dans ces contrées même de l'Europe, où l'eſclavage ſemble depuis long-tems s'être aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts ; où le deſpotiſme des armées ſoutient le deſpotiſme des cours ; où l'homme, enchaîné dès ſon berceau, garotté des doubles liens & de la ſuperſtition & de la politique, n'a jamais reſpiré l'air de la liberté : ſi dans ces contrées, cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au ſort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuſe qui a ſu en faire le fondement & la baſe de ſa conſtitution ; combien plus les Anglois, enfans de l'Améri-

que, doivent-ils y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs, ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état, sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire, qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

XL. L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le ministère Britannique ignorât ces

diſpoſitions; ſoit qu'il eſpérât que ſes délégués réuſſiroient à les changer, il ſaiſit le moment d'une paix glorieuſe pour exiger une contribution forcée de ſes colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuſe ou malheureuſe ſert toujours de prétexte aux uſurpations des gouvernemens, comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient moins de vaincre leurs ennemis que d'aſſervir leurs ſujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouïſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine, le lin, le coton, groſſiérement travaillés, ſont achetés aux prix que coûtoient auparavant

les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette espèce de conspiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians, dont les marchandises sont sans débouché, augmentent son inquiétude. Les ennemis du ministère appuient ces mécontentemens ; & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui, purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étran-

gères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit dans l'ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chose, & que leur liberté ne seroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voïent clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se sont jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les états où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet. Il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition servile de l'ame s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baisant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix

comme ſes dogmes. De même qu'une ſeule extravagance dans les opinions religieuſes ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus, une première uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités en matière de culte & de politique ſe ſont introduites dans le monde pour écraſer les hommes. Auſſi le premier ſignal de la liberté chez les nations les a portés à ſécouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des peuples, & où le courage eſſaya de poſer les premières bornes au deſpotiſme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloiſes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y ſavoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniſtère Britannique la violant, il falloit néceſſairement qu'un peuple tout compoſé de citoyens ſe ſoulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, ſans qu'aucune des taxes, qui bleſſoient ſi vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque choſe: mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils

vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné; & cette ſatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réſerve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la ſupériorité de la métropole ſur ſes colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies. Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.

Le miniſtère, trompé par ſes délégués, croyoit ſans doute les diſpoſitions changées dans le Nouveau-Monde, lorſqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt ſur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remercimens pour les navigateurs qui avoient refuſé de prendre ſur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle eſt adreſſée refuſent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque oſera la vendre. Là, on charge de la même flétriſſure ceux qui en conſerveront dans leurs magaſins. Pluſieurs contrées renoncent ſolemnellement à l'uſage de cette boiſſon. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reſte de cette feuille,

jufqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou fix millions; & il n'en fut pas débarqué une feule caiffe. Bofton fut le principal théâtre de ce foulèvement. Ses habitans détruifirent, dans le port même, trois cargaifons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de fes droits que le refte de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à fes privilèges étoit repouffée fans ménagement. Cette réfiftance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le miniftère, qui avoit des vengeances à exercer, faifit trop vivement la circonftance d'un excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition févère.

Les gens modérés fouhaitoient que la cité coupable fût feulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans fa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Bofton, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudiffoit d'une loi fi rigoureufe, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Boftoniens à cet efprit de fervitude qu'on avoit travaillé vainement jufqu'a-

lors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-tems jalouses de celles de Massachuset, l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort, & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles. De cette manière seroit rompue l'union de ces divers établissemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de consistance, au gré de la métropole.

L'attente du ministère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impose quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que gronder au loin, se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux. C'est alors qu'ils pèsent les avantages & les désavantages de la résistance; qu'ils mesurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la division s'élève entre les esprits, & que la société se partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent sous les yeux de leurs tyrans, qui voient couler ce sang avec

une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déja corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme, & conſent à être eſclave pour dominer ; à livrer un peuple pour partager ſa dépouille ; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'eſt ſur-tout l'indifférente & froide perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître : c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiècle & de la poſtérité à la jouïſſance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété vieillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appeloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la réſolution de ſoutenir leurs droits avec plus d'accord & de conſtance.

A Boſton, les eſprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples rétentiſſent des exhor-

tations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie, de voir que, dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent; diſpoſés à s'enſevelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe de Boſton; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de choſe près d'une réſiſtance ſi ſévérement punie,

elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contr'elles n'eſt que différée; & que toute la grace, dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la dernière ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulèvement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit circuler dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

« Les ſévérités du parlement Britannique » contre Boſton, dit-on dans ces imprimés, » doivent faire trembler toutes les provinces » Américaines. Il ne leur reſte plus qu'à choiſir entre le fer, le feu, les horreurs de la » mort, & le joug d'une obéiſſance lâche & » ſervile. La voilà enfin arrivée cette époque » d'une révolution importante, dont l'évènement heureux ou funeſte fixera à jamais » les regrets ou l'admiration de la poſtérité.

» Serons-nous libres, ſerons-nous eſclaves? » C'eſt de la ſolution de ce grand problême » que va dépendre, pour le préſent, le ſort » de trois millions d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou la misère de leurs innombrables deſcendans.

» Réveillez-vous donc, ô Américains ! ja-» mais la région que vous habitez ne fut cou-» verte d'aussi sombres nuages. On vous ap-» pelle rébelles, parce que vous ne voulez » être taxés que par vos représentans. Jus-» tifiez cette prétention par votre courage, » ou scellez-en la perte de tout votre sang.

» Il n'est plus tems de délibérer. Lorsque » la main de l'oppresseur travaille sans relâche » à vous forger des chaînes, le silence seroit » un crime & l'inaction une infamie. La con-» servation des droits de la république : voilà » la loi suprême. Celui-là seroit le dernier des » esclaves qui, dans le péril où se trouve la » liberté de l'Amérique, ne feroit pas tous ses » efforts pour la conserver ».

Cette disposition étoit commune : mais l'objet important, la chose difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité, de la force, de la consistance. C'est ce concert qui, d'une multitude de parties éparses & toutes faciles à briser, compose un tout dont on ne vient point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fut saisie par les provinces de New-Hampshire, de Massachuset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New-York, de New-Jersey, des

trois comtés de la Delaware, de Penſilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles ſe joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de ſeptembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ſes colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne ſont plus quelques particuliers qui oppoſent une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'eſt la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réſolutions priſes de part & d'autre échauffent de plus en plus les eſprits. L'animoſité augmente. Tout eſpoir de conciliation s'évanouït. Des deux côtés on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémiſphère s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embraſement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions, aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps ren-

contre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidement ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore ſa cendre.

« Il n'eſt point mort, dit l'orateur, il ne » mourra pas cet excellent citoyen. Sa mé» moire ſera éternellement préſente, éter» nellement chère à tous les gens de bien, à » tous ceux qui aimeront leur patrie. Dans » le cours borné d'une vie de trente - trois » ans, il avoit déployé les talens de l'homme » d'état, les vertus d'un ſénateur, l'ame du » héros.

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, » approchez-vous du corps ſanglant de War» ren. Lavez de vos pleurs ſes bleſſures hono» rables : mais ne vous arrêtez pas trop long» tems auprès de ce cadavre inanimé. Retour-

» nez dans vos demeures pour y faire détester » le crime de la tyrannie. Qu'à cette peinture » horrible, les cheveux de vos enfans se dres- » sent sur leurs têtes ; que leurs yeux s'en- » flamment ; que leurs fronts deviennent me- » naçans ; que leurs bouches expriment l'in- » dignation. Alors, alors, vous leur donne- » rez des armes ; & votre dernier vœu sera » qu'ils reviennent vainqueurs, ou qu'ils finis- » sent comme Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachuset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions ; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement ; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissoient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en

eſt donné à George Waſington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſi-tôt le nouveau général vole à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

XLII. Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Ce ſuccès fut le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la deſirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été tranſplantés en Amérique par la philoſophie. On ſe ſervoit contre la métropole de ſes propres lumières, & l'on diſoit :

Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au haſard ſur ce

globe ; environné de tous les maux de la nature ; obligé ſans ceſſe de défendre & de protéger ſa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la ſtérilité de la terre qui lui refuſe des alimens, ou ſa malheureuſe fécondité qui fait germer ſous ſes pas des poiſons ; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui diſputent ſon ſéjour & ſa proie, & le combattant lui-même, ſemblent vouloir ſe rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme, dans cet état, ſeul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour ſa conſervation. Il a donc fallu qu'il ſe réunit & s'aſſociât avec ſes ſemblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'eſt par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à ſon uſage, contenu les fleuves, aſſervi les mers, aſſuré ſa ſubſiſtance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le ſervir, & repouſſé les autres loin de ſon empire, au fond des déſerts ou des bois, où leur nombre diminue de ſiècle en ſiècle. Ce qu'un homme ſeul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage. Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Ainſi, la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours tendre à reprimer le mal. La ſociété eſt la première, elle eſt dans ſon origine indépendante & libre ; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander : c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique ; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entière à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne ; le gouvernement, comme on le ſait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'eſt pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'eſt que des droits, où il y a inégalité des talens ou de force, & nulle garantie, nulle ſanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes reſſources : cela n'eſt pas. Que nous étions doués indiſtinctement des mêmes moyens de défenſe : cela n'eſt pas ; & je ne ſais pas en quel ſens il peut être vrai que

nous jouïssons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation, ce n'est pas de la détruire ; c'est d'en empêcher les abus.

Mais, en partageant ses enfans en marâtre, en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; sur-tout si l'on remonte à un tems antérieur à toute législation, tems où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législateurs se sont-ils donc proposé ? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une sorte d'égalité artificielle, qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tînt.

Qu'en est-il résulté ? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme ſe montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes eſpèces d'animaux ſubſiſtent aux dépens les unes des autres : mais les ſociétés des hommes n'ont pas ceſſé de s'attaquer. Dans une même ſociété, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne ſoit dévorée, quelles qu'aient été ou que ſoient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait oppoſées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue, ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans ? Il n'en eſt rien ; & il eſt impoſſible que vous Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie ; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rébellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes ; & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations qui amènent les troubles civils. Point

de

de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appellera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre; & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né, pour celui qui eſt à des ſiècles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux ſeroit ſans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'eſt nulle forme de gouvernement,

dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui, créée hier ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit, autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé, qui ſe dévoue à une misère éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans, les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité, dans ce monde, a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation même la plus ombrageuſe, chez vous Anglois, oui, chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens: je lui ai entendu dire, que, tant qu'on ne mèneroit pas à Tiburn

un mauvais ſouverain, ou du-moins un mauvais miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareils, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convenoit à un peuple qui oſoit ſe croire ou s'appeler libre; & cependant une adminiſtration, de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuſe vous précipite impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos eſpèces circulantes eſt peu conſidérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez ſous toutes ſortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramaſſé dans votre tréſor, ſuffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne ſait par quel incroyable preſtige cette monnoie fictive ſe ſoutient. L'événement le plus frivole peut du ſoir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute ſubite. Les ſuites affreuſes qu'auroit ce manque de foi, ſont au-deſſus de notre imagination. Et voilà l'inſtant qu'on vous déſigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'eſt-à-dire, pour vous ſuſciter à vous-même une guerre injuſte, inſenſée, ruineuſe. Que deviendrez-vous, lorſqu'une branche importante de votre commerce ſera détruite; lorſque vous aurez perdu un tiers de vos poſſeſſions; lorſque vous

aurez maſſacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorſque vos forces ſeront épuiſées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorſque votre dette ſera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le ſang des Américains retombera tôt ou tard ſur vos têtes. Son effuſion ſera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rebelles*..... Des rébelles! & pourquoi? parce qu'ils ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſon commerce; l'impoſer comme il lui plaît; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf; oui il eſt ſerf; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt un hydre à mille têtes, qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſ-

ſion exercée par un tyran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets..... Vos ſujets! pas plus que les habitans de la province de Galles ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendans; & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre..... La vôtre! c'eſt ainſi que vous l'appelez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartes, qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître; ce qu'en conſéquence on n'a pas

le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles, & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis, les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un pacte ſigné par leurs ancêtres ? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappelez les deſcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenſeurs; nous nous ſommes endettés pour eux..... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du ſultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qni gênoient leur induſtrie, aux reſtrictions dont vous avez grèvé leurs propriétés? Ne vous ont-ils pas ſecourus? Ne ſe ſont-ils pas endettés pour vous? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous? Lorſque vous leur avez adreſſé vos demandes, comme il convient d'en uſer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé? Quand en avez-vous

éprouvé des refus, si ce n'est lorsque, leur appuyant la baïonnette sur la poitrine, vous leur avez dit : *vos trésors ou la vie*; *mourez ou soyez mes esclaves*. Quoi ! parce que vous avez été bienfaisans, vous avez le droit d'être oppresseurs ? Quoi ! les nations aussi se feront-elles de la reconnoissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne soit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux, il est beau, il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi, comme le premier devoir. La premiere obligation de ces grands corps est avec eux-mêmes. Ils doivent, avant tout, liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveau citoyen qui vient respirer l'air de la patrie qu'il s'est faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-la est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres, s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette

dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité, c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique; c'est trahir toutes les loix de la morale, en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre? Commandez-vous à Hanovre? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des services réciproques: aucune exigea-t-elle en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée?

Notre honneur est engagé.... Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer? Celui où, ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc

tenté ? L'asservissement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités sera récent ; & le fruit vous en sera ravi. Alors, il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, si alors les Américains entreprenoient sur la Grande - Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux : que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions..... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles..... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées & vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous..... Ne l'êtes-vous pas d'eux?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramènera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux.... Ce seroit un grand malheur: mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissons contr'eux, comme on sévit contre des enfans insensés..... Leur intérêt! leur bien! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne seroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui, sous prétexte de régir, voulût usurper? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen?

Nous sommes la mère-patrie.... Quoi tou-

jours les noms les plus ſaints poùr ſervir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mère-patrie ! Rempliſſez-en donc les devoirs. Au reſte, la colonie eſt formée de différentes nations, entre leſquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuſeront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un tems où l'autorité des pères & des mères ſur leurs enfans ceſſe ; & ce tems eſt celui où les enfans peuvent ſe pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir ſous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne ſe changeoit pas pour nous en une contrainte inſupportable ; ſi notre avantage n'étoit pas ſans-ceſſe ſacrifié au vôtre ; ſi nous n'avions pas à ſouffrir une foule d'oppreſſions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; ſi la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'inſolence de tyrans ſubalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent ſe dédommager dans un Nouveau Monde, en y exerçant une puiſſance trop ſouvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous

enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes, pour vous servir, & fournir sans-cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère? est-ce une patrie? Ah, dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent? Si vous panchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne confèreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solemnel despote du Canada? Faudroit-il alors qu'ils ratifiassent cette extravagante concession? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prîssent les armes contre vous s'il l'ordonnoit? Le roi d'Angle-

terre a le pouvoir négatif. On n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement. Ce pouvoir, dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, ſi votre gouvernement ſe perfectionne? Quel avantage trouvez-vous à les aſſujettir à une conſtitution vicieuſe?

Vicieuſe ou non, cette conſtitution, nous l'avons; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois: ſans quoi, chacune de nos provinces ſe gouvernant à ſa manière, ayant ſes loix & prétendant à l'indépendance, nous ceſſons de former un corps national, & nous ne ſommes plus qu'un amas de petites républiques iſolées, diviſées, ſans ceſſe ſoulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puiſſant, capable de tenter cette entrepriſe, nous l'avons à notre porte......

S'il eſt à votre porte, il eſt loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en eſt pas moins un privilège. Mais, ſéparées de la Grande-Bretagne par des mers immenſes, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos conſtitutions? Qu'eſt ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre

fécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'eft encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorfqu'ils en font vexés; vous les foulez aux pieds lorfqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorfqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège, vous pouffez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger; & vous portez le poignard fur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports font ouverts à toutes les nations; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandifes fe rendent par-tout où il vous plaît; & les leurs font forcées de paffer chez vous. Vous manufacturez; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparaffent fes pertes. Et vous les appelez vos concitoyens; & c'eft ainfi que vous les invitez à recevoir votre conftitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous femble fi néceffaire, n'eft que celle des animaux imbécilles de la fable,

entre lefquels vous vous êtes réfervé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiffés entraîner à remplir de fang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perfuader que tant de forfaits n'ont pas été les conféquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches, que la moindre menace amèneroit tremblans & consternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pufillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raifon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave fecouant le joug Efpagnol; & ce joug, vous feriez étonnés, vous leurs defcendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui fentoient votre fang circuler dans leurs veines, euffent préféré d'en arrofer la terre & de mourir plutôt que de vivre efclaves? Un étranger, fur lequel vous euffiez formé les mêmes prétentions, vous auroit défarmés, fi, vous montrant fa poitrine nue, il vous eût dit? *enfonce le poignard ou laiffe-moi libre*; & vous égorgez votre frère; & vous l'égorgez fans remords, parce qu'il eft votre frère! Anglois! quoi de plus ignominieux que la féro-

cité de l'homme, fier de sa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre ? Hélas ! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez partout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront, s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent, qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est tems ; expiez l'ancien fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté ; il ne veut pas que la servitude avilisse & défigure son plus

bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans-doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce sera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint respect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous entendissions des chaînes rétentir sur notre berceau.

XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies.

Lorsque la cause de vos colonies étoit débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adresser ; le voici.

« Je ne vous parlerai point, Messieurs, de
» la justice ou de l'injustice de vos préten-
» tions. Je ne suis pas assez étranger aux affai-
» res publiques, pour ignorer que cet examen,
» préliminaire & sacré dans toutes les autres
» circonstances de la vie, seroit déplacé &

» ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai » point quel espoir vous pouvez avoir de » réussir, & si vous serez les plus forts, quoi- » que ce sujet vous parût peut-être de quel- » que importance, & que je pusse vraisem- » blablement m'en promettre votre atten- » tion. Je ferai plus. Je ne comparerai point » les avantages de votre situation si elle réussit, » avec les suites qu'elle aura si vous manquez » de succès. Je ne vous demanderai point » jusqu'à quand vous avez résolu de servir » vos ennemis. Mais je supposerai tout d'un » coup que vous avez réduit vos colonies au » degré de servitude que vous en exigez. Ap- » prenez-moi seulement comment vous les y » fixerez. Par une armée subsistante? Mais » cette armée, qui vous épuisera d'hommes » & d'argent, suivra-t-elle ou ne suivra-t-elle » pas l'accroissement de la population? il n'y » a que deux réponses à faire à ma question; » & de ces deux réponses, l'une me semble » absurde, & l'autre vous ramène au point » où vous êtes. J'y ai beaucoup réfléchi; &, » si je ne me trompe, j'ai découvert le seul » parti raisonnable & sûr que vous ayez à » prendre. C'est, aussi-tôt que vous vous serez » rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de » la population, puisqu'il vous paroît plus avan- » tageux, plus honnête & plus décent de do- » miner sur un petit nombre d'esclaves, que

» d'avoir pour égaux & pour amis une nation
» d'hommes libres.

» Mais, me demanderez-vous, comment
» arrête-t-on les progrès de la population ?
» L'expédient pourroit révolter des ames
» foibles, des esprits pusillanimes : mais
» heureusement il n'en est point dans cette
» auguste assemblée. C'est d'égorger sans pitié
» la plus grande partie de ces indignes rebel-
» les, & de réduire le reste à la condition des
» nègres. Ces braves & généreux Spartia-
» tes, si vantés dans les histoires anciennes
» & modernes, vous en ont donné l'exemple.
» Comme eux, la tête enveloppée de leur
» manteau, nos concitoyens & nos satel-
» lites iront la nuit clandestinement massa-
» crer les enfans de nos Ilotes à côté de
» leurs pères, sur le sein de leurs mères;
» & ne laisseront vivre que le nombre suf-
» fisant pour leurs travaux & notre sûreté «.

Anglois ! vous frémissez à cette horrible proposition ; & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le ressentiment, excité par vos barbaries, peut se calmer ; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent ; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens, épars

dans les campagnes ; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme ; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos discours, & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaisseaux de leurs côtes ; &, s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente & qu'il dise :

« O vous ! nos concitoyens & nos anciens » amis, permettez-nous ce titre, nous l'a» vons profané, mais notre répentir nous rend » dignes de le reprendre, & nous aspirons » désormais à la gloire de le conserver. Nous » confessons en présence de ce ciel & de » cette terre qui en ont été les témoins, » nous confessons que nos prétentions ont » été injustes & nos procédés barbares. Ou» bliez-les comme nous. Relevez vos rem» parts & vos forteresses. Rassemblez-vous » dans vos paisibles habitations. Effaçons » jusqu'à la dernière goutte du sang qui a » coulé. Nous admirons l'esprit généreux qui » vous a dirigés. C'est le même auquel, dans » des circonstances semblables, nous avons » dû notre salut. Oui, c'est à ces marques

» ſur-tout que nous vous reconnoiſſons pour
» nos concitoyens & pour nos frères. Vous
» voulez être libres ; ſoyez libres. Soyez-le
» dans toute l'étendue que nous avons atta-
» chée nous-mêmes à ce nom ſacré. Ce n'eſt
» pas de nous que vous tenez ce droit. Nous
» ne pouvons ni vous le donner, ni vous
» le ravir. Vous l'avez reçu comme nous de
» la nature, que le crime & le fer des tyrans
» peuvent combattre, mais que le crime &
» le fer des tyrans ne peuvent détruire. Nous
» ne prétendons à aucune ſorte de ſupério-
» rité ſur vous. Nous n'aſpirons qu'à l'hon-
» neur de l'égalité. Cette gloire nous ſuffit.
» Nous connoiſſons trop bien le prix ineſti-
» mable de nous gouverner par nous-mêmes,
» pour vouloir déſormais vous en dépouiller.

» Maîtres & arbitres ſuprêmes de votre
» légiſlation, ſi vous pouvez dans vos états
» vous créer un meilleur gouvernement que
» le nôtre, nous vous en félicitons d'avance.
» Votre bonheur ne nous inſpirera d'autre
» ſentiment que le deſir de vous imiter. For-
» mez-vous des conſtitutions adaptées à
» votre climat, à votre ſol, à ce monde
» nouveau que vous civiliſez. Qui peut mieux
» connoître que vous vos propres beſoins ?
» Des ames fières & vertueuſes telles que
» les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix
» qu'à celles qu'elles ſe donneront elles-mê-

» mes. Tout autre joug feroit indigne d'elles.
» Réglez vous - mêmes vos taxes. Nous ne
» vous demandons que de vous conformer à
» notre ufage dans l'affiette de l'impôt. Nous
» vous préfenterons l'état de nos befoins ;
» vous affignerez de vous - mêmes la jufte
» proportion entre vos fecours & vos richeffes.

» D'ailleurs, exercez votre induftrie, com-
» me nous exerçons la nôtre ; exercez-la fans
» limites. Mettez à profit les bienfaits de
» la nature & les contrées fécondes que vous
» habitez. Que le fer de vos mines, les
» laines de vos troupeaux, la dépouille des
» animaux fauvages errans dans vos bois,
» façonnés dans vos manufactures, prennent
» fous vos mains une valeur nouvelle. Que
» vos ports foient libres. Allez expofer vos
» denrées & les productions de vos arts dans
» toutes les parties du monde ; allez cher-
» cher celles dont vous avez befoin. C'eft
» un de nos privilèges, qu'il foit auffi le vôtre.
» L'empire de l'océan, que nous avons con-
» quis par deux fiècles de grandeur & de
» gloire, vous appartient comme à nous.
» Nous ferons unis par les liens du commerce.
» Vous nous apporterez vos productions que
» nous accepterons de préférence à celles
» de tous les autres peuples, & nous efpé-
» rons que vous préférerez les nôtres à celles
» de l'étranger, fans toutefois que vous y

» ſoyez aſtreints par aucune loi, que par » celle de l'intérêt commun, & le titre de » concitoyens & d'amis.

» Que vos vaiſſeaux & les nôtres, décorés du même pavillon, couvrent les mers, » & que des deux côtés il s'élève des cris » de joie, lorſque ces vaiſſeaux amis ſe rencontreront au milieu des déſerts de l'océan. » Que la paix renaiſſe, que la concorde » dure à jamais entre nous. Nous concevons » enfin que la chaîne d'une bienveillance » réciproque eſt la ſeule qui puiſſe lier les » empires auſſi éloignés, & que tout autre » principe d'unité ſeroit injuſte & précaire.

» Que ſur ce nouveau plan d'une amitié » éternelle, l'agriculture, l'induſtrie, les » loix, les arts, & la première de toutes » les ſciences, celle de faire le plus grand » bien des états & des hommes, ſe perfectionne parmi vous. Que le récit de votre » bonheur appelle autour de vos habitations » tous les infortunés de la terre. Que les » tyrans de tous les pays, que tous les » oppreſſeurs, ou politiques ou ſacrés, ſachent qu'il exiſte un lieu dans le monde » où l'on peut ſe dérober à leurs chaînes; » où l'humanité flétrie a relevé ſa tête; où » les moiſſons croiſſent pour le pauvre; où » les loix ne ſont plus que le garant de la » félicité; où la religion eſt libre & la conſ-

» cience a ceſſé d'être eſclave ; où la nature » enfin ſemble vouloir ſe juſtifier d'avoir créé » l'homme, & où le gouvernement, ſi long-» tems coupable ſur toute la terre, répare » enfin ſes crimes. Que l'idée d'un pareil » aſyle épouvante les deſpotes & leur ſerve » de frein : car ſi le bonheur des hommes » leur eſt indifférent, ils ſont du-moins » ambitieux & avares, & veulent conſerver, » & leur pouvoir, & leurs richeſſes.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô » nos amis, nous-mêmes, nous profiterons » de votre exemple. Si notre conſtitution » s'altéroit; ſi la richeſſe publique corrom-» poit la cour, & la cour la nation ; ſi nos » rois, à qui nous avons donné tant d'exem-» ples terribles, les oublioient enfin ; ſi nous » étions menacés, nous qui étions un peuple » auguſte, de ne devenir que le plus lâche » & le plus vil des troupeaux, en nous ven-» dant nous-mêmes : le ſpectacle de vos » vertus & de vos loix pourroit nous rani-» mer. Il rappelleroit à nos cœurs avilis, & » le prix & la grandeur de la liberté ; &, » s'il faut que cet exemple devienne impuiſ-» ſant ; s'il faut que l'eſclavage, ſuite de la » corruption vénale, s'établiſſe un jour dans » ce même pays, qui a été inondé de ſang » pour la cauſe de la liberté, & où nos » pères ont vu les échafauds dreſſés pour les

» tyrans :

» tyrans : alors nous abandonnerons en foule
» cette terre ingrate livrée au despotisme,
» & nous laisserons le monstre régner sur
» un désert. Vous nous recevrez alors en
» qualité d'amis & de frères. Vous parta-
» gerez avec nous ce sol, cet air libre com-
» me les ames de leurs généreux habitans ;
» & grace à vos vertus, nous retrouverons
» encore l'Angleterre & une patrie.

» Voilà, braves concitoyens & notre es-
» pérance & nos vœux. Recevez donc nos
» sermens, gages d'une si sainte alliance.
» Invoquons, pour rendre ce traité plus so-
» lemnel, invoquons nos ancêtres communs,
» qui, tous ont été animés de l'esprit de
» liberté comme vous, & n'ont pas craint
» de mourir pour la défendre. Attestons la
» mémoire des fondateurs illustres de vos
» colonies, celle de vos augustes législateurs,
» du philosophe Locke, qui, le premier sur
» la terre, fit un code de tolérance, du
» vénérable Penn, qui, le premier, fonda
» une ville de frères. Les ames de ces grands
» hommes, qui, dans ce moment, sans dou-
» te, ont les yeux fixés sur nous, sont di-
» gnes de présider à un traité qui doit assurer
» la paix de deux mondes. Jurons en leur
» présence, jurons sur ces mêmes armes avec
» lesquelles vous nous avez combattus, de
» rester à jamais unis & fidèles ; & quand

» nous aurons prononcé tous ensemble un » serment de paix, prenez alors ces mêmes » armes, transportez-les dans un dépôt sa- » cré, où les pères les montreront à chaque » génération nouvelle; & là, gardez-les » fidèlement d'âge en âge pour les tourner » un jour contre le premier, soit Anglois, » soit Américain, qui osera proposer de rom- » pre cette alliance, également utile, éga- lement honorable pour les deux peuples «.

A ce discours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionale rétentir des plus vives acclamations, répéter avec attendrissement le nom de leurs frères Anglois, le nom de la mère-patrie. Les feux de la joie succèdent aux incendies de la discorde; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer? La raison s'y fera-t-elle entendre, ou persévérera-t-il dans sa folie? Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie des ministres? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés rétentissent de harangues pleines de modération & de sagesse. La douce persuasion y paroît con-

ler des lèvres des orateurs les plus diſtingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur eſt rempli d'eſpoir. Tout-à-coup une voix, organe du deſpotiſme & de la guerre, ſuſpend cette émotion délicieuſe.

« Anglois, s'écrie un déclamateur forcené, » pouvez-vous balancer un moment ? ce ſont » vos droits, vos intérêts les plus importans ; » c'eſt la gloire de votre nom qu'il faut dé- » fendre. Ces grands biens ne ſont pas atta- » qués par une puiſſance étrangère. Un en- » nemi domeſtique les menace. Le danger » eſt plus grand, l'outrage eſt plus ſenſible.

» Entre deux peuples rivaux & armés » pour des prétentions mutuelles, la poli- » tique peut quelquefois ſuſpendre les com- » bats. Contre des ſujets rebelles, la plus » grande faute eſt la lenteur, toute modé- » ration eſt foibleſſe. L'étendard de la ré- » volte fut levé par l'audace, qu'il ſoit dé- » chiré par la force. Tombe, tombe ſur » les mains qui l'ont déployé, le glaive de » la juſtice. Hâtons-nous. Pour étouffer les » révolutions, il eſt un premier moment qu'il » faut ſaiſir. Ne donnons pas aux eſprits » étonnés, le tems de s'accoutumer à leur » crime ; aux chefs, le tems d'affermir leur » pouvoir ; au peuple, celui d'apprendre à » obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple, » dans la révolte, eſt preſque toujours en-

» traîné par un mouvement étranger. Ni sa » fureur, ni sa haîne, ni son amour ne lui » appartiennent. On lui donne ses passions » comme ses armes. Déployons à ses yeux » la force & la majesté de l'empire Britan- » nique. Il va tomber à nos pieds; il paf- » sera en un instant de la terreur au remords, » du remords à l'obéissance. S'il faut user » de la sévérité des armes, point de ména- » gement. Dans la guerre civile, la pitié est » la plus fausse des vertus. Le glaive une » fois tiré ne doit plus s'arrêter que par la » soumission. C'est à eux désormais à répon- » dre au ciel & à la terre de leurs propres » malheurs. Songez qu'une sévérité passa- » gère, dans ces contrées rébelles, doit nous » assurer l'obéissance & la paix pour des » siècles.

» Pour suspendre nos coups, pour désar- » mer nos bras, on nous dit, on nous ré- » pète que ce pays est peuplé de nos con- » citoyens, de nos amis, de nos frères.

» Quoi, invoquer en leur faveur des noms » qu'ils ont outragés, des liens qu'ils ont » rompus! Ces noms, ces liens sacrés sont » ce qui les accuse & qui les rend coupa- » bles. Depuis quand ces titres si révérés » n'imposent-ils des devoirs qu'à nous? De- » puis quand des enfans rébelles ont-ils le » droit de s'armer contre leur mère, de lui

» ravir son héritage, de déchirer son sein? » Ils parlent de liberté. Je respecte ce nom » comme eux: mais cette liberté est-elle de » l'indépendance? Est-elle le droit de ren- » verser une législation établie & fondée de- » puis deux siècles? Est-elle le droit d'usur- » per tous les nôtres? Ils parlent de liberté; » & moi je parle de la suprématie & de la » puissance souveraine de l'Angleterre.

» Quoi, s'ils avoient à former quelques » plaintes, s'ils refusoient de porter avec » nous une foible portion du fardeau qui nous » accable & de s'associer à nos charges com- » me nous les associons à notre grandeur, » n'avoient-ils d'autre voie que celle de la » révolte & des armes! On les appelle nos » concitoyens & nos amis; & moi je ne vois » en eux que les persécuteurs & les ennemis » les plus cruels de notre patrie. Nous avons » des ancêtres communs; oui, sans doute: » mais ces respectables aïeux, je les évoque » moi-même avec confiance. Si leurs om- » bres pouvoient reprendre ici leur place, » leur indignation égaleroit la nôtre. Avec » quel courroux ces vertueux citoyens en- » tendroient que ceux de leurs descendans » qui se sont fixés au delà des mers, n'ont pas » plutôt senti leurs forces, qu'ils en ont fait » le coupable essai contre leur patrie; qu'ils » se sont armés contr'elle de ses propres

» bienfaits ? Oui, jufqu'à cette fecte pacifique à qui fon fondateur infpira le devoir de ne jamais tremper fes mains dans le fang ; eux qui ont refpecté les jours & les droits des peuples fauvages ; eux qui par enthoufiafme de l'humanité ont brifé les fers de leurs efclaves : aujourd'hui egalement infidèles à leur pays & à leur religion, ils arment leurs mains pour le carnage ; & c'eft contre vous. Ils traitent tous les hommes de frères ; & vous, vous feuls de tous les peuples êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde que les fauvages Américains, que les nègres de l'Afrique leur font déformais moins étrangers que les citoyens de l'Angleterre.

» Armez-vous. Vengez vos droits offenfés. Vengez votre grandeur trahie. Déployez cette puiffance qui fe fait redouter dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde, qui a fi fouvent étonné l'Amérique elle-même ; & puifqu'entre un peuple fouverain & le fujet qui fe révolte, il n'y a plus déformais d'autre traité que la force, que la force décide. Confervez, reprenez cet univers qui vous appartient, & que l'ingratitude & l'audace veulent vous ravir ».

XLIV. L'Angleterre fe détermine à reduire fes colonies par la force.

Les fophifmes d'un rhéteur véhément, ap-

puyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des repré-ſentans du peuple le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On lève des armées; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes, elles-mêmes, autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'avoient encore oſé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire ſous les aîles duquel ils avoient proſpéré. Le bruit des grands préparatifs qui ſe faiſoient dans l'ancien hémiſphère, pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit reſter d'affection pour le gouvernement pri-

mitif. Il ne s'agiſſoit plus que de donner de l'énergie aux eſprits. Ce fut l'effet que produiſit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons repréſenter ici le fond de ſa doctrine, ſans nous aſtreindre préciſément à la forme qu'il a ſuivie.

Jamais, diſoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'eſt pas celui d'une ville ou d'une province, c'eſt celui d'un continent immenſe & d'une grande partie du globe. Ce n'eſt pas l'intérêt d'un jour, c'eſt celui des ſiècles. Le préſent va décider d'un long avenir; & pluſieurs centaines d'années après que nous ne ſerons plus, le ſoleil, en éclairant cet hémiſphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix: tout eſt changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de ſang a coulé, le tems des diſcuſſions n'eſt plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a tranſporté dans un ſiècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui meſurent l'avenir par le paſſé, croient que nous avons beſoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naiſſante; elle eſt devenue dangereuſe pour une nation déja formée. L'enfance a beſoin d'être ſoutenue; il faut que la jeuneſſe marche libre & avec la

fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouïsse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veut la nature, la nécessité & le tems. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissentions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous. Si nous sommes pères, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix,

pour réclamer juſtice, pour nous juſtifier de crimes imaginaires, pour ſolliciter avec baſſeſſe la cour & les miniſtres d'un climat étranger ! Quoi, attendre pendant des années chaque réponſe, & ſi trop ſouvent encore c'étoit l'injuſtice qu'il fallût ainſi chercher à travers l'océan ! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le ſiège du pouvoir ſoit dans l'état même. Il n'y a que le deſpotiſme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainſi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui repréſentent des tyrans inviſibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la diſtance augmente, plus le deſpotiſme s'appéſantit; & les peuples alors privés de preſque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle ſuit par-tout, dans les cieux comme ſur la terre. Par la loi des maſſes & des diſtances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement ſans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en eſt fait, ce commerce eſt rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des eſclaves; l'Amérique, qu'elle ſen-

toit également & ſes droits & ſes forces. Chacune a trahi ſon ſecret. Dès ce moment plus de traité. Il ſeroit ſigné par la haîne & la défiance, la haîne qui ne pardonne pas, la défiance qui de ſa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accommodement ? votre ruine. Vous avez beſoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit ? La nation Angloiſe? Elle eſt jalouſe de votre accroiſſement. Le roi ? Il eſt votre ennemi. Vous-même, dans vos aſſemblées ? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du monarque qui veut vous ſubjuguer ? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes; elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut détruire ſans combattre; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte défenſe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les

excès commis contre nous. Nos droits ſont notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déſormais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh bien, puiſqu'il faut combattre, que ce ſoit du moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi, nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'eſt-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage? Quoi, ce ſera à la lueur des incendies; ce ſera ſur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous ſignerons un traité avec nos oppreſſeurs! & tout couverts de notre ſang ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne ſerions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté ſeule peut nous abſoudre. La liberté, & une liberté entière, eſt le ſeul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'eſt dans les plaines ſanglantes de Lexington que nos titres ſont écrits; c'eſt-là que l'Angleterre a déchiré de ſa main le contract qui

nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression; cette noblesse avide de droits & de titres, pour qui dans les tems de révolutions & de crise, le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rustiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme fera éclorre des talens inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent, que les héros se montrent & prennent leur place. Rappelez-vous la Hollande, & cette foule

d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté : voilà votre exemple. Rappelez-vous ses succès : voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard, elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richesses, plus il s'élèvera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces? Il faut pour une pareille union que châque peuple sente à la fois, & sa foiblesse, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul esprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces dispersées deviennent en se rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs, nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus; & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute

ne nous prépare point de pareil regrets. Ils feroient impuiffans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eft en notre pouvoir de former la plus belle conftitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres facrés l'hiftoire du genre-humain enféveli fous une inondation générale du globe. Une feule famille furvécut, & fut chargée par l'Etre fuprême de renouveller la terre. Nous fommes cette famille. Le defpotifme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une feconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du fort d'une race d'hommes plus nombreufe peut-être que tous les peuples de l'Europe enfemble. Attendrons-nous que nous foyons la proie d'un conquérant, & que l'efpérance de l'univers foit détruite ? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés fur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur deftin. Si nous les trahiffons, un jour elles fe promèneront avec leurs fers fur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour dévife ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Uniffons-nous, & commençons par décla-

rer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rébelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foibleſſe. Oſons être libres, & nous le ſommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous obſervons tous avec une curioſité inquiète. Il ſemble que nous ſoyons étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'eſt plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonſpection ceſſe d'être prudence. Tout ce qui eſt extrême demande une réſolution extrême. Alors les démarches les plus hardies ſont les plus ſages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du ſuccès.

XLV. Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des ſentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent

dans leurs principes les eſprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on ſe détachât entiérement de la métropole. Les citoyens timides, qui juſqu'alors avoient chancelé, ſe décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut aſſez de partiſans pour que, le 4 juillet 1776, le congrès général ſe déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthouſiaſme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur ſageſſe & leur courage, élevèrent ce grand édifice? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette ſcène intéreſſante: mais ils ne furent pas les ſeuls La poſtérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui ſeront tranſmis par une plume plus heureuſe que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux ſiècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté ſentira ſes yeux ſe remplir de larmes délicieuſes, ſon cœur treſſaillir de joie. On a écrit au-deſſous du buſte de l'un d'eux: IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me

permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage ; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai desiré ; & mes dernières paroles seront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle, elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste, & on y lut: que l'histoire de la nation Angloise & de son roi n'offrira à l'avenir, qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient également à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces provinces.

Elle dira que son monarque a refusé son consentement aux loix les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les états trop long-tems ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux inconvéniens réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leur ſalaire.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre ſubſiſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous impoſer des taxes ſans aveu; pour nous priver, dans pluſieurs cas, de nos jugemens par jurés; pour nous tranſporter & nous

faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, ſupprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement; pour ſuſpendre notre propre légiſlation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué ſon gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de ſa protection & en nous faiſant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, maſſacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits priſonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères, ou à périr eux-mêmes par des mains ſi chères.

Qu'il a excité parmi nous des diviſions inteſtines, & qu'il s'eſt efforcé de ſoulever contre nos paiſibles habitans les ſauvages barbares, accoutumés à tout maſſacrer, ſans diſtinction de rang, de ſexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangères, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnèrent une conſtitution fédérative, qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain, toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une aſſemblée formée par les repréſentans des divers diſtricts, & en qui réſidoit la puiſſance légiſlative. Son préſident eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ſes obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorſque les circonſtances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la ſubſiſtance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité ſecret qui devoit entretenir des liaiſons ſuivies avec le congrès général. Le tems de ſa geſtion fut borné à deux ans: mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur adminiſtration au grand conſeil de la nation, quoique compoſé des députés de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général, ſur les congrès particuliers, ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitution de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi, dans les gouvernemens affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon ſénat, dans un état où la conſtitution ſe forme, où le peuple, encore incertain de ſon ſort, redemande ſa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens ſoient

ſans ceſſe au conſeil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts ſur les repréſentans à qui ils ont confié leur deſtinée.

Quoique ces principes ſoient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en eſt point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suiſſe, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, & où il eſt aiſé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même choſe des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de diſtance les uns des autres, preſque reſſerrés dans les bornes du Péloponèſe ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, ſemés ſur un continent immenſe; occupant dans le Nouveau-Monde un eſpace de près de quinze degrés; ſéparés par des déſerts, des montagnes, des golfes & par une vaſte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette promte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider ſur les intérêts politiques ſans les délibérations particulières de chaque province; ſi à chaque occaſion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres

&, pour ainſi dire, un nouveau pouvoir aux repréſentans, ce corps reſteroit ſans activité. Les diſtances à franchir, les longueurs & la multitude des débats, trop ſouvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'eſt jamais dans la naiſſance d'une conſtitution, & au milieu des grandes fermentations de la liberté, que l'on doit craindre d'un corps de repréſentans qu'il trahiſſe, par corruption ou par foibleſſe, les intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt plutôt dans un pareil corps que l'eſprit général & s'exhalte & s'enflamme. C'eſt-là que réſide, dans ſa vigueur, le génie de la nation. Choiſis par l'eſtime de de leurs concitoyens, choiſis dans un tems où toute fonction publique eſt un danger & tout ſuffrage eſt un honneur; placés à la tête de ceux qui compoſeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthouſiaſme des fondateurs, qui mettent leur orgueil à graver pour les ſiècles leur nom ſur le frontiſpice d'un monument auguſte qui s'élève. Les craintes que les partiſans du ſyſtême contraire pourroient avoir ſur cet objet paroiſſent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit ſe faire qu'un peuple qui combat pour ſa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des

des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je désapprouve d'avance ; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment : mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec

opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI. La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur systême de gouvernement, lorsque, dans le mois de mars, Hopkins enlevoit de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession, lorsqu'en juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 Avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour se porter sur la petite isle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent successivement; & le 28 août, il débarqua sans opposition à l'Isle-Longue, sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral son frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de

vigueur dans l'intérieur des terres que ſur le rivage. Après une médiocre réſiſtance & d'aſſez grandes pertes, ils ſe réfugièrent dans le continent avec une facilité, qu'un vainqueur qui auroit ſu profiter de ſes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York, beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Iſle-Longue : & ils ſe replièrent ſur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroiſſoit diſpoſé pour une réſiſtance opiniâtre.

Si les Anglois avoient ſuivi leurs premiers ſuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonſtances, les nouvelles levées qu'on leur oppoſoit auroient été infailliblement diſperſées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiſſa ſix ſemaines pour ſe raſſurer ; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au ſecond novembre, lorſque les mouvemens qui ſe faiſoient ſous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Waſington, n'avoit pas voulu confier la deſtinée de ſa patrie à une action, qui auroit pu, qui, naturellement, auroit dû être déciſive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il ſavoit que les délais, toujours favorables à l'habitant d'une contrée, ſont toujours funeſtes à l'étranger. Cette con-

viction le détermina à se replier sur le Jersey, av c le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver, par la connoissance du pays, par la nature du terrein, qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages, il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout-à-coup, il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois; &, d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cent, avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les disperser. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps se feroit faite sans opposition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems, au général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers

d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur salut commun. Le 25 décembre, elles traversent la Delaware & fondent inopinément sur Trenton, occupé par quinze cent des douze mille Hessois, si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois sont également chassés de Princeton : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey, aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord

cet effet, & il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en sortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haîne, que dévastation. Resserré dans un espace très circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins; & ce n'est qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-Yorck par le Jersey; & sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuse

retraite, avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglois languissoient en Pensilvanie, une grande scène s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au mois de mai 1776 les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Burgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important, avec perte de son artillerie, de ses munitions, de son arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée accrut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-Yorck par les rives de l'Hudson. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le succès, il auroit fallu que pendant qu'une armée descendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Burgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient,

ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui ſe rappeloient que les Suédois de Charles XII, juſqu'alors invincibles, avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

XLVII. Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérées.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées, tout ce qu'elle pouvoit avoir

de dangereux. Depuis long-tems ses troupes étoient insultées dans Boston ; il s'étoit formé dans la province de Massachuset une autorité indépendante de la sienne ; les autres colonies se disposoient à suivre cet exemple, sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs ; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rébelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entiérement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le tems de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès, dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

M v

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques, qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutèle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déja n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordi-

naire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & serré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui peut-être leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguer l'Amérique eût été suivi: mais avec plus de dignité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima mieux que cette immense partie de l'empire Britannique en

fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs repos; ils employèrent à méditer le tems d'agir; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui, en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce systême a ses avantages, surtout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier

pour y subſtituer une marche impétueuſe & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverſe à la fois. C'étoit dans les premiers momens ſur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages, qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour ſa liberté : mais cet effroi qui naît de la ſupériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonſpection, par leur attachement trop ſervile aux principes & aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le ſervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preſſoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cauſe qui leur avoit fait paſſer tant de mers ne faiſoit aucune ſenſation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de ſuites. Les débats qu'elle occaſionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats ſouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point ; ou ſi quelques perſonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui, dans les grandes villes, occupent l'oiſiveté de cha-

que jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenſeurs de ſes droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop déciſifs ſur ces concitoyens, qui n'avoient pris les armes que pour repouſſer des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le ſoldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie; & cent mille hommes armés ne ſont que cent mille eſclaves diſciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la ſubordination militaire, qui, à la voix d'un ſeul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir; achève de changer en eux ces ſentimens en principes, & en fait pour ainſi dire la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat. L'opinion publique d'accord avec la conſtitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve

pour la liberté politique une paſſion, dont on ſe feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Brunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des ſouverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les ſoudoyoit, mécontens de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercenaires? Ces braves gens n'avoient pas épouſé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient abſolument étrangers. D'ailleurs ils avoient auſſi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main deſquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleſſures.

L'eſprit des armées Angloiſes avoit encore changé par une ſuite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les ſuccès de la dernière guerre; l'extenſion que le commerce avoit reçu après la paix; les grandes acquiſitions faites dans les Indes Orientales: tous ces moyens de fortune avoient accumulé ſans interruption des richeſſes prodigieuſes dans la Grande-Bretagne. Ces tréſors allumèrent le deſir de nouvelles jouiſſances. Les grands en allèrent puiſer l'art dans les pays étrangers, ſur-tout

en France, & en empoiſonnèrent leur pays. Des conditions ſupérieures, il ſe répandit dans toutes les claſſes. A un caractère fier, ſimple & réſervé, ſuccéda le goût du faſte, de la diſſipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement viſité cette iſle ſi renommée, ſe croyoient ſous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémiſphère la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit pris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des états; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible: vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement,

& croyez que peut être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eſt réſervée une épreuve plus difficile : celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au travers de tant de mers, dans les ſaiſons convenables pour l'action. Ajoutez que les conſeils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter ſi loin d'eux ; & vous connoîtrez la plupart des obſtacles qui s'opposèrent au ſuccès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ſes colonies.

XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réuſſi à chaſſer les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repouſſa-t-elle pas de ſes rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour ſix mois, & qui le furent dans la ſuite pour trois ans ou même

pour tout le tems que pourroient durer les hoſtilités. Il etoit défendu par des citoyens qui ne ſe mettoient en campagne que lorſque leur province particulière étoit ou envahie, ou ménacée. Ni l'armée toujours ſur pied, ni les milices paſſagérement aſſemblées n'avoient l'eſprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des juriſconſultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides auſſi peu verſés que leurs ſubalternes dans la ſcience très-compliquée des combats. Dans cet état de choſes, quel eſpoir de ſe meſurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la diſcipline, formés aux évolutions, inſtruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les inſtrumens néceſſaires à une attaque vive, à une réſiſtance opiniâtre?

L'enthouſiaſme ſeul auroit pu ſurmonter ces difficultés: mais en exiſta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit eſſentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faiſoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquâſſent en doute cette autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américains de la reconnoître, n'in-

diſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haîne, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement à ſes plaiſirs. Tous attendoient ſans impatience la fin d'une ſcène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiſſoit pas incertain.

La fermentation dut ſe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémiſphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom ſi doux d'indépendance, ſans les remuer ? Mais cette chaleur ſe ſoutint-elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le beſoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les ſoins d'une autorité naiſſante ? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourſuivre. On la vit punir de mort la déſertion, & ſouiller par des aſſaſſinats l'étendard de la liberté. On la vit ſe refuſer à l'échange des priſonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de ſe rendre à la première ſommation. On la vit réduite à la néceſſité d'ériger des tribunaux chargés de pourſuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les poſtes

confiés à leur vigilance. Il eſt vrai qu'un vieillard de quatre-vingt ans, qu'on vouloit renvoyer dans ſes foyers, s'écria; *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il eſt vrai que Putnam dit à un royaliſte ſon priſonnier : *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai aſſez ; que quand il parviendroit à les battre, il m'en reſteroit encore aſſez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il ſert.* Ces ſentimens étoient héroïques; mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivreſſe ne fut générale; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les cauſes énergiques qui produiſirent tant de révolutions ſur le globe, aucune n'exiſtoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le ſang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruiſſelé ſur des échafauds. On n'y avoit pas inſulté aux mœurs. Les manières, les uſages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du ſein de ſa famille ou de ſes amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'adminiſtration n'y avoient pas changé; & les

maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique, n'étoit guère propre à soulever une multitude, ou du-moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées, ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales sur la côte, s'en joignirent bientôt de plus insuportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares..... « C'est, ré» pondit-on à ses sollicitations, c'est le dé-

» mêlé d'un père avec ses enfans ; il ne nous » convient point d'entrer dans cette brouillerie domestique.... Mais si les rébelles venoient attaquer cette province, ne nous » aideriez-vous pas à les repousser ?... Depuis » la paix, la hache de la guerre est ensevelie à quarante brasses de profondeur..... » Vous la trouveriez sûrement, si vous fouilliez la terre..... Le manche en est pourri, » & nous n'en pourrions faire aucun usage ».

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons entendu parler des différends » survenus entre l'ancienne & la Nouvelle-Angleterre, dit la tribu des Onéidas à leurs » députés. Jamais nous ne prendrons part à » ces divisions atroces. La guerre entre des » frères est une chose étrange & nouvelle » dans ces régions. Nos traditions ne nous » ont laissé aucun exemple de cette nature. » Etouffez vos haînes insensées ; & qu'un » ciel favorable dissipe le sombre nuage qui » vous enveloppe ».

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings, » leur dirent ces bons sauvages. C'est tout ce » que nous possédons. Nous comptions en » acheter du rum ; nous boirons de l'eau. » Nous irons chasser. Si quelques bêtes tombent sous nos flèches, nous en vendrons » les peaux, & nous vous en porterons le » prix ».

Mais avec le tems, les agens très-actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis, & parce que les distances ne lui avoient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on seroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'ocean.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux, qui sur le globe entier représentent tous les objets du commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de

leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à sa monnoie; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens? est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindroit de commettre sa fortune? est-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettoit des actes d'un despotisme inconnus dans les régions même façonnées à la servitude? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahison? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province. Les

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domeſtique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. « C'eſt le nom Anglois » qui nous a rendus odieux; nous l'abjurons » ſolemnellement. Tous les hommes ſont nos » frères. Nous ſommes amis de toutes les » nations. Tous les pavillons peuvent ſans » crainte d'inſulte, ſe montrer ſur nos côtes, » fréquenter nos ports ». On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les états vraiment commerçans, inſtruits que l'Amérique Septentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de ſa plus grande proſpérité, pensèrent judicieuſement que dans ſa détreſſe actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de choſe de ce qui lui ſeroit apporté. Les ſeuls François, qui oſent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaiſon nouvelle. Mais, par la vigilance éclairée de l'amiral Howe, la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur deſtination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens ſortis de France, il n'y en rentra que

vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un accommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole, où un parlement renverseroit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique, lorsqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déja

raſſurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui, dans chaque colonie, s'étoient ſaiſis de l'autorité : tout avoit recouvré ſa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Verſailles, ſigné le 6 février 1778.

XLIX. La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

Si le miniſtère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ſes colonies, le réduiſoit à la néceſſité de déclarer dans l'inſtant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conſeils de cette couronne la circonſpection que doit toujours inſpirer un nouveau règne. Alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Eſpagne, déja fatiguée de ſon extravagante expédition d'Alger, ſe trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au ſecours de ſon allié. L'Angleterre pouvoit ſe promettre ſans témérité des ſuccès contre le plus puiſſant de ſes ennemis ; & intimider l'Amérique par des victoires rem-

portées ou par des conquêtes faites à ſon voiſinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ſes ſujets rebelles le ſeul appui qui leur fût aſſuré, auroit diminué l'indignation qu'inſpire la violation des traités les plus ſolemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées pour la défenſe de leurs droits, ne lui deſſillèrent pas les yeux. Les atteliers de cette puiſſance étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fît ſignifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux, depuis pluſieurs ſiècles, alloient teindre de ſang les eaux de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne com-

penſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémiſphères, étoient prêtes à tomber ſur le genre-humain.

Cependant la ſcène ſanglante ne s'ouvroit pas; & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres preſcrivoient de chaſſer les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces myſtères de perfidie, qu'une politique inſidieuſe eſt parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hoſtilités inévitables, prochaines même ſur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique eſt d'être utile & vrai. Loin de nous tout eſprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduiſent les hommes & ceux qui oſent aſpirer à les inſtruire. Nos vœux ſont pour la patrie, & nos hommages pour la juſtice. En quelque lieu, ſous quelque forme que la vertu ſe préſente,

c'eſt elle que nous honorons. Les diſtinctions de ſociété & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère ; & l'homme juſte & magnanime eſt par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui paſſent ſous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triſte & vain plaiſir d'une indiſcrète cenſure. Mais nous parlons aux nations & à la poſtérité. Nous leur devons tranſmettre fidèlement ce qui peut influer ſur le bonheur public. Nous leur devons l'hiſtoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous oſions trahir un ſi noble devoir, nous flatterions peut-être la génération préſente qui paſſe & qui fuit : mais la juſtice & la vérité qui ſont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir, qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ſerons juſtes envers ceux qui exiſtent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne ſont plus. Si, parmi les hommes puiſſans, il en eſt qui s'offenſent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne ſommes que les organes d'un tribunal ſuprême, que la raiſon élève enfin ſur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique, qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête

ou n'intimide, a les yeux ouverts ſur les nations & ſur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépoſitaires du pouvoir, & leurs paſſions & leur foibleſſe ; & , par l'empire du génie & des lumières, s'élève de toute part au-deſſus des adminiſtrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent ! Cette apparente audace n'eſt que l'impuiſſance. Malheur à ceux qui, par leurs talens, n'ont pas de quoi ſoutenir ſes regards ! Qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains. Ils ceſſeront du-moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonſtances : elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ſes préparatifs ; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ſes diſſenſions domeſtiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le diſoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François, qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des

actions brillantes, dont le ſouvenir durera long-tems. Une ſavante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart ſe terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ſes vaiſſeaux iſolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre ſa deſtruction totale ou partielle, ſi la flotte qui l'avoit réduite à cet état preſque déſeſpéré, à Oueſſant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuſes intrigues, par la foibleſſe de ſes amiraux, ou par tous ces motifs enſemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ſes ports.

Dans l'ivreſſe de ces ſuccès, peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ſes intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ſes ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de ſapper ainſi les deux fondemens de la grandeur Angloiſe. Rien n'étoit plus aiſé pour une puiſſance préparée de loin aux hoſtilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement ſurpriſe & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainſi. Les immenſes richeſſes qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paiſi-

blement dans ſes rades, ſans avoir été ſeulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémiſphères, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, ſur leurs propres côtes, des ſubſiſtances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du beſoin; & la métropole ſe vit privée de quatre-vingt ou cent millions arrivés preſque à ſa vue. Ces revers avoient une cauſe. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoiſe étoit depuis long-tems malheureuſe; & c'étoit au vice de ſa conſtitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On eſſaya pluſieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations, bonnes ou mauvaiſes, furent toujours repouſſées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ſes amiraux dictèrent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui, les rendant maîtres abſolus des rades, des arſenaux, des atteliers, des magaſins, détruiſoit cette mutuelle ſurveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'adminiſtration. Dès-lors il n'y eut plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confuſion & le déſordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeſte. Juſqu'à cette époque, c'étoit le

ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa, peut-être sans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour

les provinces expoſées aux ravages de l'ennemi. Il eſt des propriétés attachées au ſol; il en eſt d'autres créées, tranſportées par le commerce, & qui ſont, pour ainſi dire, errantes ſur l'océan. Ces deux ſortes de propriétés ont beſoin de défenſeurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, ſi les armées de terre refuſoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repouſſer l'embrâſement qui menace les moiſſons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'état, dont vous demandez, ſans doute, une part pour récompenſe de vos ſervices? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis! Quoi! avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de

plus loin, & embrasser d'un coup-d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa defense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par-tout où l'on sert l'état. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, sans doute, on aîmoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce, vous sauvez la fortune de l'état? Oui, votre valeur est brillante; elle est connue de l'Europe comme de votre patrie: mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays; si, dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles désolées pleurent leur fortune détruite? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné, & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuser l'oisiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des

citoyens, par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes conſacrées à Portsmouth étoient bien oppoſées. On y ſentoit, on y reſpectoit la dignité du commerce. On s'y faiſoit un devoir comme un honneur de le défendre; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juſtes de ſes fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puiſſant la menaçoit de plus grands déſaſtres dans l'ancien. Cette ſituation alarmante rempliſſoit tous les eſprits de défiance & d'incertitude. Les richeſſes nationales arrivent. Celles de la puiſſance rivale en groſſiſſent la maſſe énorme; & ſur le champ le crédit public eſt ranimé; les eſpérances renaiſſent, & ce peuple, qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté, les rades de la France ſe rempliſſent de gémiſſemens. Une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit. L'indignation des négocians ſe communique à la nation entière. Les premiers momens de ſuccès ſont toujours des momens d'ivreſſe qui ſemblent couvrir les fautes & les juſtifier. Mais le malheur donne plus de ſévérité aux

jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe, en désavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs, engagé l'état dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentimens qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec

toute la franchiſe de la dignité! « Anglois, » vous avez abuſé de la victoire. Voici le » moment d'être juſtes, ou ce ſera celui de » la vengeance. L'Europe eſt laſſe de ſouffrir » des tyrans. Elle rentre enfin dans ſes droits. » Déſormais, ou l'égalité ou la guerre. Choi- » ſiſſez ». C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il eſt vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier ſanguinaire, & que pour être deſpote il aſſaſſina tous ſes ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, ſut être digne de ſon ſiècle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes même, &, juſque dans l'abaiſſement & le malheur, ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point ſur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un dernier amuſement, qui laiſſent flotter au haſard de grands intérêts, & ſont plus occupés à conſerver le pouvoir qu'à s'en ſervir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute

la puiſſance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, ſe ſont-ils laiſſés prévenir ſur toutes les mers par un ennemi dont la conſtitution entraîne des lenteurs néceſſaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconſidéré dans les fers du congrès, qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des ſubſides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours ſur les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde une eſcadre qui protégeât les colonies & fît en même tems reſpecter notre alliance? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés ſur nous, voit un grand deſſein & nulles démarches concertées; voit dans nos arſenaux & ſur nos ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la molleſſe & l'irréſolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foibleſſe & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent c'eſt un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi, en nous

déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles ſont les plaintes qui retentiſſent de toutes parts, & que nous ne craignons pas de raſſembler ici & de mettre ſous les yeux de l'autorité, ſi elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philoſophie, dont le premier ſentiment eſt le deſir de voir tous les gouvernemens juſtes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil ſur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend ſa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle penſe que ſi l'amour de la juſtice eût décidé la cour de Verſailles, elle auroit arrêté dans le premier article de ſa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs*. Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un Roi de Hongrie, en montant ſur le trône, oſa faire une des conſtitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné ſur le monde, Trajan, adopta, lorſqu'en préſence du peuple Romain aſſemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre ſi je ſuis juſte, pour me combattre & me punir ſi je deviens tyran :* cette maxime eſt trop étrangère à nos gouverne-

mens foibles & corrompus, où le devoir eſt de ſouffrir, & où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité : accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts ; ſoit que la réſolution lui parût précipitée ; ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeaſſent toute ſon atten-

tion, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractère diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette puiſſance étoit libre de toute inquiétude & maîtreſſe de ſes mouvemens, lorſqu'elle aſpira à la gloire de pacifier les deux hémiſphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardieſſe n'avoit pas les ſuites heureuſes qu'elle s'en étoit promiſes, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

I. L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette dernière puiſſance.

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes ſeroit maintenue dans les

terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où seroient discutées les prétentions diverses; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies, ou du-moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il blessoit la dignité du roi son neveu, qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste, &, sans l'oubli de toutes les considérations personnelles, on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles; & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejetté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fussent pas appelés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de son cœur, n'en desiroit pas la prospérité; quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'eſt dans une circonſtance pareille ; c'eſt lorſque la fierté élève les ames au-deſſus de la terreur ; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choiſir entre la ruine & le déshonneur : c'eſt alors que la grandeur d'une nation ſe déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choſes par l'événement, traitent les grandes & périlleuſes révolutions d'héroïſme ou de folie, ſelon le bon ou le mauvais ſuccès qui les ont ſuivies. Si donc on me demandoit quel eſt le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le ſais. Je ſais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguſte & majeſtueux ſpectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à ſa durée qu'à ſa gloire.

Le miniſtère Britannique ne ſe fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épouſa la querelle de celle de Verſailles, & par conſéquent celle des Américains. L'Eſpagne avoit alors ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne & ſix en conſtruction. La France en avoit quatre-vingt, & huit ſur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corſaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'op-

poſoit que quatre-vingt-quinze vaiſſeaux de ligne, & vingt-trois en conſtruction. Les ſeize qu'on voyoit de plus dans ſes ports étoient hors de ſervice, & on les avoit convertis en priſons ou en hôpitaux. Inférieure en inſtrumens de guerre, cette puiſſance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses diſſenſions domeſtiques énervoient encore ce qui lui reſtoit de reſſources. Il eſt de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'eſt par ces mouvemens inteſtins que les eſprits conſervent leur énergie & le ſouvenir toujours préſent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation ceſſe, que les haînes ſoient étouffées, que les intérêts ſe confondent & ſe ſervent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les iſles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions oppoſées ne ſe montrèrent dans aucune circonſtance avec moins de ménagement. Le bien général fut inſolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres, où l'on avoit autrefois diſcuté les queſtions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des inſultes les plus groſſières, que d'altercations auſſi nuiſibles qu'indécentes. Le peu qui reſtoit de

citoyens appeloient à grands cris un nouveau Pitt, un miniſtre qui, comme lui, n'eût *ni parens ni amis :* mais cet homme extraordinaire ne ſe montroit pas. Auſſi penſa-t-on aſſez généralement que ce peuple ſuccomberoit, malgré la fierté de ſon caractère, malgré l'expérience de ſes amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve.

Mais l'empire du haſard eſt bien étendu. Qui ſait pour quel parti les élémens ſe déclareront? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des ſignaux, ou ne ſont pas entendus, ou ne ſont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté, ſont croiſés par l'ignorance, par la jalouſie, par une trahiſon, par la certitude de l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux. Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui diffère, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe : mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconſidéré

de la cour décide du malheur d'une journée. La disgrace ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-tems subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le François emporté, dédaigneux & léger; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain qui tient secrétement ses regards tournés vers sa mère-patrie, & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout-au-plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir, & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne; tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère.

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement? La France & l'Espagne réunies, ont pour elles des moyens puissans; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre

des

des troupes; de l'autre la ſupériorité dans l'art de conduire les vaiſſeaux & d'aſſujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuoſité & la valeur; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux deſſeins la monarchie abſolue; dans l'autre la vigueur & le reſſort que donne la liberté. Ici, le reſſentiment des pertes & de longs outrages à venger; là, le ſouvenir d'une gloire réçente & la ſouveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conſerver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vaſtes puiſſances, mais l'inconvénient qui réſulte de cette union même, par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, ſoit dans les deſſeins, ſoit dans l'emploi des forces; l'Angleterre eſt abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que ſa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les deſſeins, d'une combinaiſon plus ſûre & peut-être plus promte dans les idées: elle peut plus aiſément ſubordonner à une ſeule vue ſes plans d'attaque & de défenſe.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peſer la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre qui, d'un côté, n'eſt à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de miniſtres; qui, de l'autre, eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands

intérêts, d'un commerce qui fait sa richesse, d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin, si l'on considère l'esprit de la nation Françoise, opposé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François est peut-être également promte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il espère tout lorsqu'il commence, qu'il désespère de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle; que par son caractère, il a besoin de l'enthousiasme des succès, pour obtenir des succès nouveaux: que l'Anglois, au contraire, moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle, sait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrace: semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît sous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligues se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse, Rome sauvée d'Annibal; dans les tems modernes, Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai; &, de nos jours même, la Prusse qui, par le génie d'un homme, a su tenir tête à l'Europe, ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

LI. Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, si elle est victorieuse.

Mais, supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quelle doit être sa conduite ?

La France est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué, dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Espagne est aussi un état d'un grand poids, & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'alarme seroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup, que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette isle superbe ont inspiré partout, doit être la cause de cette inaction. Mais la haîne se taît, lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphère ; & qu'après avoir joui des humilia-

tions, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se verroient déchues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le tems de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent sur-tout à propos, & qu'un desir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit aussi le vœu de la France. On peut soupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne est simple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même systême ?

Le nouvel hémisphère doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est préparé en Europe par la fermentation & le

choc de nos opinions ; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la misère de nos campagnes ; par la haîne, à jamais durable, entre des hommes lâches qui poſsèdent tout, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il eſt préparé en Amérique par l'accroiſſement de la population, des cultures, de l'induſtrie & des lumières. Tout achemine à cette ſciſſion, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Eſpagne & à la France, dont les poſſeſſions dans le nouvel hémiſphère ſont une ſource inépuiſable de richeſſes, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or, c'eſt ce qui arriveroit, ſi tout le Nord de ces régions étoit aſſujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaſte continent ſeroit-elle aſſurée, qu'il deviendroit l'aſyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, ſéditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne ſeroient pas la reſſource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuſe & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, ſe tourneroit vers les conquêtes ; & une paſſion qui a tant d'attraits

ſubjugueroit aiſément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ſes invaſions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choiſiroit ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tomberoit toujours ſur des mers ſans défenſe, ou ſur des côtes priſes au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & ſuppléeroient par la richeſſe de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les poſſeſſions de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir, c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens ſe rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; & les établiſſemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouïront d'une tranquillité, qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre de choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Les limites reſpectives ne ſont pas réglées. Il règne une grande jalouſie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animoſités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de ſoi le fardeau accablant des dépenſes & des dettes publiques. Mille germes de diviſions couvent généralement dans le ſein des Etats-Unis. Les dangers une fois diſparus, comment arrêter l'exploſion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un même centre tant d'eſprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchiſſent, & ils trouveront que l'unique moyen de prevenir les troubles parmi ces peuples, c'eſt de laiſſer ſur leurs frontières un rival puiſſant & toujours diſpoſé à profiter de leurs diſſenſions.

Il faut la paix & la ſûreté aux monarchies; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit beſoin de Carthage; & celui qui détruiſit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni Céſar; ce fut le premier Caton, lorſque ſa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le ſénat les flambeaux qui

mirent Carthage en cendre. Venife elle même, depuis quatre cent ans, peut-être, eût perdu fon gouvernement & fes loix, fi elle n'avoit à fa porte & prefque fous fes murs des voifins puiffans qui pourroient devenir fes ennemis ou fes maîtres.

LII. Quelle idée il faut fe former des treize provinces confédérées.

Mais dans cette combinaifon, à quel degré de félicité, de fplendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées ?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, fans en excepter celles des efclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'expofoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté eft fi doux, que tous ceux qui combattent pour elle, font fûrs d'intéreffer nos vœux fecrets. Leur caufe eft celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppreffeurs, en exhalant du-moins en liberté notre haîne contre les oppreffeurs étrangers. Au bruit des chaînes qui fe brifent, il nous femble que les nôtres vont devenir plus légères; & nous croyons quelques momens refpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs

ces grandes révolutions de la liberté ſont des leçons pour les deſpotes. Elles les avertiſſent de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples, & ſur une éternelle impunité. Ainſi, quand la ſociété & les loix ſe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien eſpère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand, & de conſcience à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux. Nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'eſprit de juſtice qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir, ſe plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfans. Oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public. Ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions & réaliſe tout ce qu'il eſpère. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant

tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons pas crus : mais une conjecture hardie qui ſe vérifie au bout de pluſieurs ſiècles fait plus d'honneur à l'hiſtorien, qu'une longue ſuite de faits dont le récit ne peut être conteſté ; & je n'écris pas ſeulement pour mes contemporains, qui ne me ſurvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du ſoleil : eux & moi, nous ne ſerons plus. Mais je livre mes idées à la poſtérité & au tems. C'eſt à eux à me juger.

L'eſpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eſt que de ſoixante-ſept lieues marines ; mais ſur la côte, leur étendue eſt en ligne droite de trois cent quarante-cinq, depuis la rivière de Sainte-Croix juſqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres ſont preſque généralement mauvaiſes ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus ſeptentrionales. L'unique reſſource de leurs habitans, c'eſt la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-deſſus de 6,000,000 livres.

Le bled ſoutient principalement les provinces de New-York, de Jerſey & de Pen-

ſilvanie. Mais le ſol s'y eſt ſi rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois juſqu'à ſoixante boiſſeaux de froment, n'en produit plus que vingt fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie ſoient fort ſupérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'eſt pas poſſible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité ſi inférieure, qu'ils ſont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le ſol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie eſt parfaitement uni juſqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies exceſſives qui y tombent, ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais, où le riz eſt cultivé au grand détriment des hommes libres & des eſclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laiſſent ces amas d'eau ſi multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorſque le pays s'élève, ce ne ſont plus que des ſables rébelles ou d'affreux rochers, coupés

de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant ſe diſſimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puiſſant reſſort des gratifications, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la ſoie. La pauvreté du ſol repouſſa la première de ces vues; le vice du climat s'oppoſa au ſuccès de la ſeconde; & le défaut de bras ne permit pas de ſuivre la troiſième. La ſociété établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuſe que le miniſtère. Ses bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elle avoit propoſés à l'activité & à l'induſtrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne ſe contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandiſes. Ceux qui les conſommoient lui livroient excluſivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reſte du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poiſſon, de leur riz, de leurs ſalaiſons. Cependant la balance leur fut toujours ſi favorable, que lorſque les troubles commencèrent, les colonies devoient

cent vingt ou cent trente millions à leur métropole; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cent quatre-vingt un mille six cent soixante dix-huit personnes, en y comprenant quatre cent mille noirs. L'oppression & l'intolérance y poussoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux: mais la paix le leur rouvrira; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles, des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes, sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, assez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement, & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si

dix millions d'hommes trouvent jamais une fubfiftance affurée dans ces provinces, ce fera beaucoup. Alors même les exportations fe réduiront à rien ou à fort peu de chofe: mais l'induftrie intérieure remplacera l'induftrie étrangère. A peu de chofe près, le pays pourra fe fuffire à lui-même, pourvu que fes habitans fachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédées, & fur-tout que celui de la mère-patrie vous inftruife. Craignez l'affluence de l'or, qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richeffes, qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère; d'où naît l'infolence des uns & l'aviliffement des autres. Garantiffez-vous de l'efprit de conquête. La tranquilité de l'empire diminue à mefure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aifance & la fanté dans le travail; la profpérité dans la culture des terres & les atteliers de l'induftrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites profpérer les fciences & les arts, qui diftinguent l'homme policé de l'homme fauvage. Sur-tout, veillez à l'éducation de vos enfans. C'eft des éco-

les publiques, n'en doutez pas, que sortent les magiſtrats éclairés, les militaires inſtruits & courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeuneſſe ſe dépraver, la nation eſt ſur ſon déclin. Que la liberté ait une baſe inébranlable dans la ſageſſe de vos conſtitutions, & qu'elle ſoit l'indeſtructible ciment qui lie vos provinces entr'elles. N'établiſſez aucune préférence légale entre les cultes. La ſuperſtition eſt innocente par-tout où elle n'eſt ni protégée, ni perſécutée; & que votre durée ſoit, s'il ſe peut, égale à celle du monde.

Puiſſe ce vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante par l'eſpoir d'une meilleure! Mais laiſſant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil ſur le réſultat de trois ſiècles mémorables. Après avoir vu, dans le début de cet ouvrage, en quel état de misère & de ténèbres étoit l'Europe à la naiſſance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouſſé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le deſir d'être utile. Si le but eſt rempli, l'auteur aura payé ſa dette à ſon ſiècle, à la ſociété.

Fin du dix-huitième Livre.

TABLE
ALPHABETIQUE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

C

E

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

T

V

W

Y

Fin de la Table des matieres du Tome neuvieme.

